

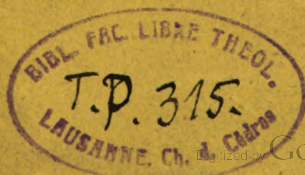
TP315

LE CRI
DU
MISSIONNAIRE
CHRÉTIEN,
PRÉDICATIONS ÉVANGÉLIQUES,

PAR
NAPOLÉON ROUSSEL.

PARIS
LIBRAIRIE DE MARC DUCLOUX,
RUE TRONCHET, 2.

—
1851.



LE
CRI DU MISSIONNAIRE CHRÉTIEN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX ET COMP.,
rue Saint-Benoît, 7.

LE CRI
DU
MISSIONNAIRE
CHRÉTIEN,

PRÉDICATIONS ÉVANGÉLIQUES,

PAR
NAPOLEON ROUSSEL.

PARIS,
LIBRAIRIE DE MARC DUCLOUX,
RUE TRONCHET, 2.

—
1851.



२६९४

LE

CRI DU MISSIONNAIRE

CHRÉTIEN.



A MES CHERS COMPATRIOTES,

Sorti de vos montagnes dès ma plus tendre enfance, j'ai toujours éprouvé le désir d'y rentrer. Ce désir s'était fortifié de celui de vous annoncer la Bonne Nouvelle du salut, lorsqu'en 1848 je trouvai enfin l'occasion de satisfaire à la fois le souhait de mon cœur et le besoin de ma conscience. Je me rendis au milieu de vous ; tour à tour posé au sommet des Cévennes, à l'entrée de la Vaunage, j'ai depuis cette époque visité vos maisons, prêché dans vos églises ; et si j'en crois l'empressement que vous avez mis à venir écouter la Parole sainte, vous ne l'aurez pas tous vainement entendue. Je me suis

efforcé de répondre à vos appels, le dimanche et la semaine, dans un temple et dans une grange, plus d'une fois en plein air.

Mon bonheur eût été de continuer cette vie missionnaire. D'autres ne l'ont pas voulu... Je me sou mets à la nécessité; mais pour cela je n'abandonne pas une œuvre que le Seigneur a bénie. Pour l'heure, je vous dis : *Adieu!* mais j'ajoute : *Au revoir!* Si les circonstances me permettent de retourner au milieu de vous, et si les chaires de vos pasteurs s'ouvrent pour moi, j'y prêcherai; si elles se ferment, je prêcherai ailleurs. Le temps est venu où les adorateurs de Dieu ne s'inquiètent plus guère de prier à Jérusalem plutôt qu'à Garisim, et savent au besoin se rendre dans une chambre haute, comme les apôtres, ou au désert, comme vos ancêtres. Il suffit pour les y attirer qu'on leur parle « en esprit et en vérité. »

En attendant, je me propose de vous envoyer, imprimées, les paroles que je ne puis plus vous faire entendre de vive voix. Je commence aujourd'hui par quelques-unes de celles prononcées devant vous; elles ne seront donc pas toutes nouvelles pour tous. Mais si la nouveauté a ses attrait, le souvenir a les siens. Au reste, après cette première pu-

blication, j'espère vous en adresser d'autres, sous différentes formes, bien que toujours sur le même fond : l'Évangile.

Quant aux lecteurs qui n'ont entendu aucune des prédications contenues dans ce volume, ils peuvent s'en faire une idée d'après le titre qu'elles portent. C'est un cri d'appel, jeté en passant, à des auditeurs que le prédicateur pouvait ne plus revoir ; le cri d'une âme en paix à des âmes angoissées ; cri suprême d'un voyageur en sûreté à ses compagnons de route sur le bord d'un abîme. Un cri, non pas un chant ; un cri, non pas une harmonie, non pas même un discours. Ici, point de rhétorique, point d'éloquence ; mais une parole simple, vraie, sentie.

Ces prédications, pures improvisations prononcées de 1848 à 1850, dans les diverses églises protestantes de l'Hérault et du Gard, ont été rédigées de souvenir, pour raviver la foi et la charité de ceux qui les ont entendues et de ceux qui n'ont pu les entendre. Ces feuilles ne rendront qu'un écho, mais cet écho ira plus vite et plus loin que la voix du missionnaire ne saurait aller...

En terminant ces lignes, qui pourraient être prises pour une plainte, je dois adresser des remer-

ciements à ceux de mes collègues qui m'ont ouvert leurs chaires avec plaisir. Qu'ils me pardonnent mon départ; ils savent bien que ce n'est pas eux que j'étais allé remplacer... Quant à ceux-ci, ils me l'ont déjà pardonné. Je ne fais la part de personne : chacun sait mieux que moi ce qui lui revient.

LE JUIF ERRANT.

Il leur proposa cette parabole : Les terres d'un homme riche avaient rapporté avec abondance ; Et il disait en lui-même : Que ferai-je ? car je n'ai pas assez de place pour serrer toute ma récolte. Voici, dit-il, ce que je ferai : j'abattrai mes greniers, et j'en bâtirai de plus grands, et j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens. Puis je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années ; repose-toi ; mange ; bois et te réjouis. Mais Dieu lui dit : Insensé, cette même nuit, ton âme te sera redemandée ; et ce que tu as amassé, pour qui sera-t-il ?

(Luc XII, 16 à 20.)

Depuis de longs siècles les peuples se transmettent une légende remarquable. Cette histoire, fabuleuse mais instructive, nous dit qu'un homme ayant refusé au Sauveur chargé de sa croix, de le laisser asseoir au seuil de sa demeure sur le chemin de Golgotha, le Fils de Dieu lui répondit : « de même que tu ne me permets pas de m'arrêter un instant, je ne te laisserai pas non plus un instant de repos. Tu marcheras jusqu'à la fin du monde. » — Depuis lors, nous dit la légende, ce juif erre sur toute la

surface de la terre ; de là lui vient le nom de *Juif errant*. En vain s'opposerait-on à son passage, il marche, il marche toujours ; le jour, la nuit, l'été, l'hiver, il marche, il marche toujours. Ni la maladie, ni la vieillesse ne peuvent suspendre sa course ; il marche, il marche toujours ; que les peuples s'agitent, que les trônes croulent, que des armées se rencontrent sur sa route, rien ne l'arrête ; il marche, il marche toujours.

« Où vas-tu vieillard ? » — « Je ne sais, mais je marche. » — « Quand arriveras-tu ? — « Je ne sais, mais je marche. » — « Et que trouveras-tu au terme de ton voyage ? » — « Je ne sais, mais je marche. Je marche malgré moi, malgré mes efforts pour m'arrêter, malgré mes vœux et mes prières pour goûter un instant de repos. Je voudrais la mort, mais la mort me fuit ; je marche, et je marcherai toujours. »

N'est-il pas vrai qu'un tel sort est bien triste ? que penseriez-vous donc d'un homme qui lui-même aurait choisi ce genre de vie ? qui marcherait toujours sans vouloir s'arrêter, sans savoir où il va, sans écouter les voix qui l'appellent au repos ou au bonheur ? Que penseriez-vous d'un Juif-Errant volontaire que ni le jour, ni la nuit, ni la maladie, ni la vieillesse ne pourraient arrêter pour se demander

au moins où il va , et qui marcherait toujours, toujours sans but, sans motif, sans repos? Vous diriez que cet homme n'est pas un malheureux, mais un insensé, auteur de sa propre infortune!

Eh bien, ce Juif-Errant volontaire existe, il s'en trouve de tels courant le monde par centaines et par milliers.

Combien d'hommes qui, jetés sur le grand chemin de la vie, avancent, avancent toujours, sans jamais se demander où ils vont. Voyez-les : ils ne s'occupent que d'une seule chose, les besoins de la route; ils travaillent pour acquérir les vêtements de voyage, se fatiguent pour se procurer les cinq sous de nourriture; mais où ils vont? ils n'en savent rien! quand ils arriveront? ils n'en savent rien! ce qu'ils trouveront au terme? ils n'en savent rien! — Le bon sens leur crie : mais arrêtez-vous un instant et vous demandez enfin quelle est votre destination. — Non, non, ils marchent toujours la tête baissée et la main sur les yeux. En vain des hommes, instruits pas l'expérience, leur disent au passage : « vous vous trompez de route; au terme de celle que vous suivez se trouve un précipice. » N'importe, ils marchent, ils marchent toujours! On leur jette à la tête conseils, prières; ils

détournent la tête, se bouchent les oreilles et sans répondre ils marchent, ils marchent toujours.

Quels sont ces insensés? — Vous qui m'écoutez, peut-être, et si vous en doutez, suivons pas à pas votre vie.

Pendant votre enfance, vous avez marché sous la conduite de vos parents, sans savoir vous-mêmes, où cette vie vous conduirait. Vous n'étiez occupés que d'une chose : cueillir quelques fleurs sur le bord de la route, ramasser quelques cailloux brillants sur le rivage, en un mot, vous cherchiez, comme on dit à cet âge, à vous amuser. Mais où vous alliez, pourquoi vous marchiez, vous n'en saviez rien!

Plus tard vous avez laissé la maison paternelle pour ouvrir votre propre maison; vous avez pris femme, avez eu des enfants; vous avez travaillé pour les faire vivre, vécu pour boire et pour manger, pour dormir ou marcher; vécu au jour le jour; de la vie matérielle de tous les autres êtres de la création; vous vous êtes demandé ce que deviendraient, après votre mort, vos enfants, sans songer à ce que deviendraient leurs pères; beaucoup d'inquiétudes sur les autres, pas une réflexion sur vous-mêmes. Dites-le nous de bonne foi, quand vous

êtes-vous dit : quel est le but de cette vie ? Que trouverai-je à son terme ? Puis-je influencer dans le présent sur ma destinée future ? Vais-je au néant ou à la vie ? Au bonheur ou à la souffrance ? — Questions oiseuses, pensez-vous ; j'ai bien autre chose à penser ; il faut que je mange, que je boive, que je sois vêtu ; il faut que je m'occupe de ma route, que je fasse des provisions de voyage ; mais où va la route, qu'importe ! pourquoi le voyage, qu'importe ! l'important c'est de marcher, ce n'est pas d'arriver ; il n'est pas même nécessaire de savoir où l'on va ! — Oh ! folie, folie !

Plus tard quand la vieillesse ou la fortune ont suspendu vos travaux, quand vous auriez pu enfin vous asseoir pour méditer, qu'avez-vous fait ? Les plus fous ont continué leur même train, se fatiguant comme dans l'âge mûr, ou s'amusant comme dans la jeunesse ; les plus sages se sont dit : « mangeons, buvons, réjouissons-nous, quant à l'éternité nous verrons quand nous y serons ! » — Mais, vieillard, regarde, ton corps se courbe, tes cheveux blanchissent, ton visage se ride, les forces t'abandonnent, la mort est à deux pas ! — Oh ! ne me parlez pas de la mort, mais plutôt de la vie ; causons du passé et non de l'avenir ; des hommes et non de Dieu ; don-

pez-moi un journal, retirez cette Bible, laissez-moi jouir des jours qui me restent. — Mais, vieillard, la mort approche. — Taisez-vous, taisez-vous ! N'en parlons plus. — Mais après votre mort où donc irons-nous ? — Je ne sais ; ce n'est pas la peine d'y songer ! — oh ! folie, folie !

Personne d'entre vous , ne veut-il se reconnaître à ce portrait, répondez donc à ces questions : Avez-vous jamais sérieusement examiné quel était le but de votre vie ? Avez-vous passé au moins quelques instants chaque jour à vous demander pourquoi vous viviez ? l'avez-vous découvert ? Pourriez-vous dire avec conviction : je sais qu'après la mort l'homme tombe dans le néant , ou je sais que l'homme après la mort trouve une autre vie ? Savez-vous d'une manière certaine s'il existe un Dieu ? et dans ce cas , ce que ce Dieu demande de vous ? ce qu'il faut pour lui plaire ? pouvez-vous dire que vous l'avez accompli ? Avez-vous une boussole morale pour vous diriger ? Vous en servez-vous ? Enfin savez-vous où vous allez ? Eh bien , si vous ne le savez pas , arrêtez-vous donc ; écoutez , pensez , lisez , priez ; peut-être l'apprendrez-vous ; et puisque vous avez un instant pour m'écouter cherchons ensemble quel est le but de votre voyage et quel chemin peut y conduire.

Que trouverons nous au terme de cette existence? Qu'y a-t-il après la mort? Voilà la question des questions; cherchons la réponse. Après la mort, il ne peut y avoir que de ces deux choses l'une : *le néant* ou *la vie*. Remarquez-le bien : on ne saurait concevoir un terme moyen entre ces deux états; on ne saurait les mêler ensemble pour en faire un troisième : être ou n'être pas; vivre ou ne pas vivre; la vie ou le néant, voilà nécessairement notre lot après la mort.

Maintenant, si vous supposez que le néant doive être notre partage, j'avoue que vous êtes des sages, de véritables sages en vivant comme vous vivez, sans souci de la mort et de son lendemain. Vous faites bien de vous divertir ici-bas autant que vous pouvez; vous faites bien d'amasser de l'or, cette étoffe de toutes les jouissances; car votre vie va finir dans quatre jours; vous faites bien de marcher comme votre cœur vous mène et de suivre le regard de vos yeux. Buvez, mangez, réjouissez-vous, car demain vous êtes morts. Vous faites bien d'acquérir cette fortune par toutes les voies légitimes ou illégitimes; ou plutôt alors tout devient légitime : travaillez, trompez, rusez, tous les moyens sont bons! Pourvu que vous échappiez aux juges de la terre,

tout va bien, car vous n'avez pas de juge dans les cieux, vous marchez au néant! Si vous allez au néant, abandonnez-vous à vos goûts sans réserve, suivez vos passions, abusez, séduisez quiconque recèle une volupté; plus de frein à votre bouche, plus de pudeur sur votre front, hâtez-vous de jouir, ne craignez ni Dieu, ni démon; vous allez au néant! ce n'est pas tout: si vous allez au néant, gardez en bien le secret pour vous-mêmes, car si les autres allaient le découvrir, ils voudraient comme vous jouir sans réserve de cette vie, et alors vous deviendriez leurs victimes, au lieu d'en faire les vôtres. Si vous allez au néant, il faut le savoir mais ne pas le dire; au contraire, il faut laisser croire à la vie éternelle, il faut la prêcher, il faut mettre aux autres un bâillon sous le nom de vertu; il faut être hypocrite; oui l'hypocrisie doit être la sagesse de celui qui pense aller au néant! Mais comme vous êtes ici des centaines qui viennent de découvrir cette vérité, vous devez vous attendre à une guerre incessante, voisins contre voisins, parents contre parents; il n'y a plus d'amis possibles; ce qu'on donne est perdu; refusez même une heure de votre temps, car le temps va finir; et, pour vous, va commencer l'éternel néant. Vous devez désormais, tous égoïstes,

vous dépouiller mutuellement ; c'est aux plus forts , aux plus adroits qu'appartient la victoire. Courage ! frappez à l'envi jusqu'à ce que la société entière devienne une caverne de brigands ! Voilà la marche à suivre pour quiconque croit aller au néant !

Cette conduite vous fait-elle frémir ? Mais pourquoi ? N'est-elle pas la conséquence logique du néant ? Pourquoi me soumettre à des devoirs imaginaires dont aucun pouvoir ne me demandera compte ? La vertu est une duperie ; le vice c'est le plaisir ; la conscience n'est qu'un préjugé dont il faut se débarrasser ; et plus vous serez sensuels, égoïstes, libertins, mieux vous ferez, puisque vous allez au néant.

Ce n'est pas tout. Dès que vous savez aller au néant vous ne pouvez plus l'oublier. Après avoir dirigé joyeusement une vie qui semblait longue, il faudra bien que cette pensée éclaire une vie qui va finir. Plus vous serez réfléchi, plus tôt vous serez contraint de vous dire que votre tout doit bientôt s'évanouir, qu'aujourd'hui vous êtes plus près de ce néant ; que cette maladie est plus significative ; que cette vieillesse ne peut se guérir. Comme un fantôme qui s'avance, grandit et tend la main sur sa victime, la pensée du néant doit infailliblement s'avancer, grandir et vous glacer d'épouvante. Cette pensée

peut bien ne pas jeter de grandes douceurs à la surface de votre coupe encore pleine de vie, mais elle ne saurait manquer de déposer son amertume au fond. Ses promesses peuvent être trompeuses, ses menaces seules ne sauraient être vaines ; peut-être pas de richesses, pas de jouissances ; mais à coup sûr la maladie, la vieillesse et la mort ! Voilà l'image importune, inévitable, pour toujours suspendue devant vous. Fermez les yeux, et cette image vous poursuivra dans vos rêves ! Bientôt la souffrance, bientôt l'agonie, bientôt le froid de la mort et puis un linceul, quatre planches, la terre, les vers, la pourriture et le néant !

Horreur ! horreur ! Tout mon être frémit, ce tableau me glace d'épouvante ! Non, non, il est impossible que j'aie été créé pour une telle existence. J'aimerais mieux la mort à l'instant, qu'un siècle empoisonné d'une telle perspective ! Non, le néant ne peut être l'explication de la vie, il renverse toutes mes espérances, confond toutes mes idées, pervertit tous mes sentiments, désorganise la société, fait un enfer de ce monde : non, le néant n'est pas la vérité !

Mais si nous n'allons pas au néant, nous allons donc à la vie ? Oui, à la vie ; et le baume bienfai-

sant que cette pensée répand dans mon cœur me prouve que je suis dans le vrai. Vivre, vivre, toujours vivre ! voilà le besoin le plus profond de mon être. La vue de la mort tombant sur mes semblables m'attriste ; la seule pensée qu'elle peut tomber, éternelle, sur moi-même, m'est insupportable ! Au besoin je me contenterais, pendant l'éternité, d'une existence chétive, pauvre, ignorée ; mais mourir ! n'être plus ! non, non, je ne puis l'accepter : tout mon être demande à vivre ; mon Créateur m'a promis l'existence, il ne peut me tromper !

Je vivrai donc..... Mais comment ? Heureux ou souffrant ? Telle est la seconde question qui se présente, et que nous allons examiner.

Une seconde vie admise, il faut admettre un jugement basé sur le bien ou le mal fait dans celle-ci. Mais quelle loi morale nous sera appliquée ? Si le code de notre juge est sévère, nous avons sujet de craindre ; s'il est indulgent, nous pouvons espérer. Ne nous exagérons donc pas ses exigences ; tâchons plutôt de les adoucir. Accepterons-nous la morale qui nous ordonne d'aimer Dieu de tout notre cœur, et notre prochain comme nous-mêmes ? Non, cette exigence pourrait paraître excessive à quelques-uns de nous. Prendrons-nous la loi de la conscience, qui

se borne à défendre le vol, le meurtre, le mensonge, la souillure? Non, cette sévérité même en effrayerait d'autres. Cherchons une règle plus facile. Supposons que Dieu exige de nous une seule chose, la plus simple : qu'il nous demande seulement d'être *vrais*. Voilà une loi morale bien commode ; il faudra du moins la suivre exactement : être vrais dans nos paroles, vrais dans nos sentiments, vrais dans nos actions. Il faudra ne pas exagérer ce que nous sentons, ne pas agir dans une direction et penser dans une autre, ne pas nous vanter de ce que nous ignorons, ni cacher ce que nous savons. Nous devons être sincères depuis le moment où nous savons distinguer la vérité du mensonge, jusqu'à notre dernier soupir ; car enfin, si Dieu nous a donné une loi unique, et si douce, faut-il au moins l'accomplir.

Eh bien ! je le demande, avons-nous toujours été vrais ? N'avons-nous jamais menti ? n'avons-nous jamais donné à entendre ce que nous n'osions affirmer ? Laissons même, si bon vous semble, le passé. Prendriez-vous maintenant l'engagement, sous peine de mort, de ne jamais mentir ? Répondez, la main sur la conscience : consentiriez-vous à mourir au premier mensonge que vous prononcerez ? Ah ! vous

n'oseriez le jurer ; vous comprenez que votre serment serait lui-même votre arrêt de mort !

Mais peut-être, à cette heure, pensez-vous que la loi que j'ai prise pour en faire la loi souveraine est de trop peu d'importance , et que si vous aviez dû désigner vous-mêmes celle-ci , vous l'auriez choisie parmi ces grandes bases de la morale admises par tous les peuples ? Soit ; prenons un de ces articles communs à toutes les lois divines et humaines. Supposons que tous les commandements se réduisent à celui-ci : « Tu ne tueras point. » Voilà une loi bien élémentaire , bien profondément inscrite dans la conscience ; et maintenant, permettez-moi de vous demander si vous l'avez strictement observée ?

Convenez d'abord que la loi morale, ramenée à ce seul article, doit être observée toute la vie envers tous les hommes, et dans le fait et dans l'intention. Convenez que tuer, ce n'est pas toujours enfoncer un couteau ou verser du poison : c'est quelquefois frapper avec irritation , altérer la santé , ruiner la fortune , la réputation d'un homme ; même d'après nos lois françaises, tuer, ce n'est pas toujours accomplir le meurtre : c'est seulement le préméditer, n'y eût-il ensuite qu'une tentative d'exécution. Si la loi humaine tient compte des intentions, comment

Dieu, qui lit dans les cœurs, négligerait-il la pensée criminelle, le coupable désir ? Pour avoir été lâche, la haine serait-elle déclarée innocente ?

Convenez encore qu'il serait bien difficile d'énumérer toutes les conséquences de cette haine : les paroles qu'elle inspire, les médisances qu'elle répand, les calomnies qu'elle invente. Si l'on pouvait suivre, dans les replis de notre cœur, l'histoire de nos sentiments vindicatifs ; si l'on pouvait accompagner de l'œil, dans le monde, le venin de nos antipathies, et le voir, pendant de longues années, couler de notre bouche sur nos adversaires, nos rivaux, empoisonnant toutes les vies qu'il touche, convenons-en, toutes ces conséquences réunies seraient épouvantables ; chacune ne fût-elle qu'un coup d'épingle, ensemble elles vaudraient un coup d'épée !

Mais peut-être allez-vous me répondre : Quelle que soit la loi, Dieu n'en fera pas une stricte application ; l'homme est sans doute tenu de l'observer dans une certaine mesure, mais il peut s'en éloigner jusqu'à un certain point.

Soit. Maintenant, dites-moi quel est ce point de violation jusqu'auquel on peut venir impunément ? Si, par exemple, la règle est d'être vrai dans de certaines limites, jusqu'où peut-on tromper ? Un

mensonge intéressé est-il coupable? un mensonge vaniteux, innocent? Une grossière imposture qui n'a pas eu de suites funestes, est-elle plus excusable qu'une parole inconsidérée qui, par ses conséquences, a peut-être causé une ruine? S'il s'agit de la loi qui défend d'attenter à l'existence, jusqu'où peut-on aller? Est-il permis de meurtrir un membre en laissant la vie? ou bien n'excusera-t-on que de simples égratignures? Où s'arrêter? Dites-le moi; car enfin, il faut un point fixe. Que la loi soit aussi indulgente que vous voudrez; mais qu'elle soit la même pour tous. Or, quand vous aurez posé une limite d'après votre propre moralité, ne voyez-vous pas que chacun, usant du même droit que vous, la portera ailleurs pour son propre compte? ne voyez-vous pas qu'ainsi nous aurons autant de lois que d'accusés? Et, chose absurde, des lois faites par les coupables eux-mêmes! Ne voyez-vous pas qu'ainsi chacun se déclarera innocent, comme dans ce moment, en effet, aucun de vous ne se croit bien coupable?

Quelle loi donc, aussi douce qu'on voudra, mais invariable, faudra-t-il nous appliquer pour que nous puissions échapper à toute chance de condamnation? Hélas! je n'en trouve pas; les articles les plus

simples, dès qu'ils sont inflexibles, nous condamnent ! Pour que nous fussions innocents devant la loi, il faudrait la déchirer page après page ; ou plutôt, il la faudrait telle que vous n'oseriez la concevoir. Pour être absous, il nous faudrait un code dont le premier article fût : *grâce* ! le second : *miséricorde* ! le troisième : *pardon* ! et dont le dernier feuillet fût scellé du sang d'une victime volontaire, qui d'avance aurait expié toutes nos transgressions ! Ah ! je comprends qu'avec une loi semblable je pourrais être sauvé ; mais, je l'avoue, il n'y a qu'un tel code qui puisse me rendre l'espérance. .

Eh bien ! cette supposition, à laquelle j'ai été conduit de degré en degré par les misères de ma vie morale, et sans doute de la vôtre, cette supposition extraordinaire est-elle une pure imagination de ma part ? Non, cette supposition est une grande vérité ! Ce code de grâce, de pardon, de miséricorde, couvert du sang d'une victime volontaire, morte pour nos fautes, ce code existe : c'est l'Evangile ; la victime, c'est Jésus-Christ. Chacune des pages de ce livre vous offre gratuitement le ciel, le bonheur, l'éternité, à la seule condition de vous confier à Celui qui veut tout vous donner.

Mais il me semble qu'ici je vois la déception

peinte sur votre figure. Vous ne vous attendiez pas à cette conclusion ; vous vouliez bien une loi commode, que vous eussiez déjà observée, et qu'il vous fût facile d'observer encore ; mais vous ne vous souciez ni de grâce, ni de pardon. S'il en est ainsi, il faut que vous sachiez pourquoi : c'est que vous aimez mieux vous appliquer une loi relâchée, malléable, absurde, qui suppose en vous des forces, que d'accepter un pardon qui vous déclare impuissant. Vous préférez une règle légère qui se plie aux exigences de vos désirs, à une grâce qui vous oblige à aimer Celui qui vous gracie, et dès lors à lui obéir. On n'aime à se sentir l'obligé de personne, pas même de Dieu, parce qu'il faudrait lui rendre ; en vie pure et sainte, au moins une ombre de ses bienfaits, en sorte que la source de notre refus n'est autre que l'orgueil et l'amour du péché...

C'est à votre conscience que je m'adresse. Vous pouvez rejeter ce que je vous dis, mais non pas changer la vérité. Je vous supplie donc, au nom de vos propres intérêts, de lire et relire l'Evangile, jusqu'à ce que vous ayez enfin compris et goûté le salut complet et gratuit offert à quiconque croit de cœur en Jésus-Christ !

ÊTES-VOUS CHRÉTIEN?

(Lisez : Jean III.)

Etes-vous chrétien ? mais peut-être ma question vous étonne ; peut-être même elle vous blesse ? Toutefois veuillez y réfléchir : si vous êtes vraiment chrétien, mon interrogation ne vous enlève pas votre privilège, tandis qu'au cas contraire elle peut dissiper votre illusion. Ainsi, à l'entendre, vous ne pouvez rien perdre et vous pouvez tout gagner. Permettez-moi donc de vous dire : êtes-vous bien sûr d'être chrétien ? Examinons.

Si vous l'êtes aujourd'hui, c'est que vous l'êtes devenu à une certaine époque de votre vie ; car on ne vient pas au monde chrétien tout fait. « Ce qui est né de la chair est chair, » dit notre texte. Le père et la mère transmettent leur sang et non pas leur foi. Tout en un mot, on ne naît pas chrétien ; vous ne l'étiez donc pas en arrivant au monde, et

si vous l'êtes maintenant, dites-nous quand vous l'êtes devenu ? Est-ce hier, il y a un mois, un an ? Quand ? cherchons.

Et d'abord, est-ce dans le premier jour de votre vie, jour où vous respiriez à peine, où vos yeux étaient insensibles à la lumière, votre oreille au bruit ? Êtes-vous devenu chrétien dans ce jour où vous n'aviez que la force de crier et l'instinct de chercher le sein de votre mère ? Je ne le pense pas ; vous non plus sans doute ; quand donc ?

Est-ce le second jour, jour où l'on vous a porté devant un magistrat pour vous imposer un nom pris indifféremment parmi les noms évangéliques, juifs ou païens ? Qu'on vous ait nommé Pierre, David ou César, cela vous a-t-il modifié ? Cette inscription sur les registres de la mairie vous a-t-elle transformé ? Vous eût-on nommé Christ, pensez-vous que vous en seriez pour cela plus chrétien ? Non, et si vous n'avez pas été converti dans ce second jour, dites, quand donc êtes-vous devenu chrétien ?

Serait-ce le lendemain ? qu'a-t-on fait dans ce troisième jour ? On vous a porté au temple ; là un pasteur a lu une liturgie, un parrain a répondu oui ; ensuite on vous a versé quelques gouttes d'eau

sur le front ; tout cela vous aurait-il transformé en chrétien ? pensez-vous que ces paroles articulées par le pasteur, et par vous incomprises, ce signe de tête accompli par le parrain, et par vous inaperçu, cette eau tombée sur vous malgré vous, pensez-vous que tout cela fait dans une église où vous n'étiez pas venu, mais où l'on vous avait porté sans pouvoir même vous consulter, pensez-vous que tout cela vous ait régénéré magiquement ? et que de même que l'eau tombant du ciel fait germer le blé, l'eau tombant de la main du pasteur ait fait croître en vous la foi ? Non. Toutefois ne croyez pas que je méprise le baptême. Non, il est ordonné par Jésus-Christ, mais je le prends pour ce qu'il est ; pour un signe et non pour un talisman. Or ma question n'est pas : avez-vous reçu le signe du chrétien, mais en avez-vous reçu la réalité ? c'est possible, mais alors, si ce n'est pas pour avoir été baptisé, il faut que ce soit pour un fait survenu plus tard ; cherchons.

Vous avez grandi, vos parents vous ont élevé ; vos maîtres vous ont instruit, votre pasteur vous a catéchisé ; tout cela vous a-t-il rendu chrétien ? Suffit-il d'entendre parler des choses saintes et d'un être divin pour appartenir à la religion qui pro-

4***

clame ces choses saintes ou cet être divin ? Non, car peut-être à vos côtés, dans votre école, dans votre temple, se sont trouvés des incrédules déclarés qui aujourd'hui auraient honte de l'Évangile. La science biblique donne si peu la foi que des hommes sachant la Bible par cœur, passent leur vie à la combattre et se glorifient de leur incrédulité. Si vous êtes chrétien, ce n'est donc pas par le catéchisme appris et récité.

Quand donc, comment donc êtes-vous devenu chrétien ? je crois entendre votre réponse : c'est lorsque vous avez fait votre première communion. Oui, cette pensée est assez généralement reçue, examinons-la donc de près. Vous avez été reçu dans l'église, vous avez fait votre première communion. C'est vrai, mais permettez-moi de vous dire que j'ai vu dans les prisons des centaines d'hommes qui avaient été reçus dans l'Église et qui avaient fait leur première communion ; j'ai même vu dans une maison centrale des hommes qui répétaient des passages de l'Évangile, qui chantaient des cantiques, et qui en l'absence de l'aumônier faisaient eux-mêmes le service divin. Or ces hommes condamnés pour vol, pour faux, pour crime..... étaient-ils chrétiens pour avoir fait leur première communion ?

Si vous aviez la croyance romaine que l'hostie consacrée se change en le corps du Sauveur, je comprendrais que vous puissiez me dire que manger Christ soit un moyen de devenir chrétien. Mais non ; à vos yeux, comme aux miens, le pain de la communion reste pain, le vin reste vin, et quand vous avez mangé et bu, vous êtes exactement ce que vous étiez auparavant : vous avez le même corps, le même esprit, les mêmes pensées et les mêmes sentiments. Si donc vous n'étiez pas chrétien avant de vous approcher de la table sainte, vous ne l'êtes pas plus en vous en éloignant, et votre communion de pain, pas plus que votre baptême d'eau, ne vous a transformé.

En vain je cherche vos titres de chrétien, je ne les trouve pas. Je sais que vous venez chaque dimanche dans ce temple, mais la vue et le toucher d'un édifice n'ont pas la vertu de convertir les spectateurs. Je sais que quelques-uns récitent matin et soir l'Oraison dominicale, lisent par fois un chapitre de la Bible ; mais répéter cent fois les mots d'une prière, parcourir les pages d'un livre, tout cela ne change pas nécessairement notre être. S'il en était ainsi, l'indien qui reste un mois sur ses genoux, le mahométan qui répète dix mille fois le nom de Dieu

par jour, seraient les plus grands saints, et j'en reviens à mon texte : « ce qui est né de la chair est chair ; » ce qui est matière reste matière, et ce bruit des lèvres, ces mouvements des mains ne feront jamais le chrétien.

Que faut-il donc, allez-vous me dire enfin ? — Jésus vous répond lui-même dans mon texte, et après vous avoir dit : « ce qui est né de la chair est chair » il ajoute : « ce qui est né de l'Esprit est Esprit. » Ainsi pour être chrétien il faut naître de l'Esprit, du Saint-Esprit. En effet, quelques lignes plus haut Jésus avait déjà dit : « nul ne peut voir le royaume de Dieu s'il ne naît de nouveau, s'il ne naît de l'Esprit. » — Ailleurs il est parlé de « la régénération par le Saint-Esprit. » — Ailleurs encore Pierre répond aux Juifs demandant ce qu'il faut faire : « convertissez-vous et vous recevrez le Saint-Esprit. » — La nécessité de recevoir le Saint-Esprit est proclamée à chaque page de l'Évangile : le Saint-Esprit descend sur Jésus ; — il remplit Jean Baptiste ; — il fait parler les Apôtres. Et n'allez pas croire que le Saint-Esprit soit uniquement réservé à ceux qui, comme Jésus et les Apôtres, opéraient des miracles. Non, le Saint-Esprit est offert et donné absolument à tous les chrétiens ; pas un seul ne

peut être dispensé de le recevoir. Écoutez notre texte « nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu, s'il ne naît de l'Esprit. » Jésus ne dit pas à Nicodème : toi en particulier, mais il dit de la manière la plus générale : « nul, personne ne peut entrer dans le royaume de Dieu ; » (c'est-à-dire être chrétien et sauvé) s'il ne naît de l'Esprit. » Voilà donc la marque infailible à laquelle on reconnaît le chrétien. Voyons si cette marque se trouve en vous :

Si vous avez reçu ce Saint-Esprit vous devez pouvoir nous dire quand ? Il n'est pas entré dans votre cœur à votre insu. Votre corps a bien pu grandir sans que vous l'ayez remarqué ; votre intelligence se développer si lentement que vous soyez aujourd'hui incapable de désigner les époques de ses progrès ; car tout ce que nous acquérons ici-bas n'apporte rien qui nous soit complètement étranger ; tout cela est, comme nous, terrestre, charnel. Mais quand il est question d'un Esprit saint, descendu du ciel, donné par Dieu, le fait est si considérable qu'il ne saurait s'accomplir en nous, par une opération de nous inaperçue ; vous n'avez pas reçu un hôte divin dans votre cœur sans qu'il vous ait témoigné sa présence, et il n'y a pas sé-

journalé sans vous modifier. Pour le moment je ne dis pas quelle doit être la nature de ce changement; je dis seulement que, réel et divin, il n'a pas pu s'accomplir sans que vous le sachiez. Je reviens donc à ma question : si vous avez reçu le Saint-Esprit dites-nous quand? Quand avez-vous changé de manière de voir? quand avez-vous renoncé à vos opinions propres, pour en prendre de contraires? quand, en conséquence de cette modification de pensées, avez vous modifié vos actions? Comprenez-moi bien, je ne vous demande pas encore si vous faites aujourd'hui mieux que jadis; mais je vous demande si vous faites autrement? si votre vie se partage en deux parties, contrastant l'une avec l'autre? ou bien si, au contraire, depuis que vous vous connaissez vous n'avez pas toujours été à peu près le même? Votre conduite depuis vingt, trente ans ne ressemble-t-elle pas à ce fleuve dont les ondes s'élèvent ou s'abaissent selon la saison, mais qui coule toujours dans le même sens? Et si vous n'avez jamais vu ce fleuve remonter vers sa source, avez-vous vu davantage votre vie dans le cours de cette année remonter en sens contraire de votre vie de l'an passé?

Mais peut-être ma question est-elle trop vague?

Prenons donc la parole de Dieu, et demandons-lui quels sont précisément les fruits de la chair et ceux de l'Esprit.

« Les fruits de la chair, dit saint Paul, sont la souillure, l'impureté. » — Sentez-vous que ces fruits germent encore en vous et voudriez-vous confesser tous vos désirs? Votre conduite dans les ténèbres est-elle aussi pure qu'en plein jour? la convoitise de vos regards ne va-t-elle jamais plus loin que la hardiesse de votre main? dans votre réserve même, êtes-vous retenus par la crainte de Dieu ou par celle des hommes? en un mot vivez-vous dans une pureté intacte d'action et de pensée?

« Les fruits de la chair, continue l'apôtre, sont les inimitiés, les querelles, les jalousies, les colères, les disputes. » — N'avez-vous d'inimitié contre personne? n'y a-t-il au monde aucun homme que vous ne puissiez voir ou entendre sans déplaisir, dont peut-être les revers ne vous déplairaient pas? N'y a-t-il jamais dans vos maisons de ces querelles entre parents, où l'on se plaise à se trouver en faute, et à se jeter des injures? N'entendez-vous et n'adressez-vous jamais de ces reproches qui laissent l'empreinte du fer chaud sur le cœur? de ces mots durs, haineux, lancés avec autant de plaisir que reçus avec

paine ? Jusque sur le chevet des époux où Dieu seul écoute, n'entend-Il pas murmurer de sanglantes paroles ? Voudriez-vous habiter une maison de verre, et donner des oreilles aux murailles qui vous entourent ?

« Enfin, dit l'apôtre, les fruits de la chair ce sont les ivrogneries, les gourmandises. » — Que ces mots ne vous effrayent pas ; ce que Saint-Paul appelle ivrognerie et gourmandise peut-être le nommez-vous plaisir et bonne chère. Laissons les mots, allons au fond, et dites-nous si tout ce qui flatte le palais n'excite pas vos convoitises ; si la pensée d'un bon repas ne réjouit pas votre cœur ; si la frugalité de votre table ne vous est pas plus imposée par la nécessité que par la tempérance, et si, quand l'occasion vous en est offerte, vous ne savourez pas au delà du besoin les mets recherchés, les liqueurs exquisées placées sous votre main ?

Si vous répondez non, à tout ce qui précède, c'est déjà un bon signe ; mais il vous reste encore à dire oui, aux questions suivantes : si vous n'avez pas les fruits de la chair, avez-vous ceux de l'Esprit ? Et d'abord, avez-vous la charité qui ne soupçonne pas le mal, qui supporte tout, qui, ingénieuse à rendre service, se soumet encore à l'ingratitude ? Avez-vous la

la paix, la joie que donne le Saint-Esprit, cette paix de conscience qui résulte du pardon reçu de Dieu, cette joie ineffable qui se répand sur la vie du futur héritier du ciel, cette bonté pour tous et de tous les jours, cette fidélité envers Dieu obéi dans les grandes comme dans les petites choses, cette douceur que n'altère pas même l'injustice; cette modération dans l'usage de tous les biens qui fait qu'on ne croit jamais manquer de rien et qui laisse au contraire, même au chrétien pauvre, du pain, du temps, des soins à donner? avez-vous ces fruits du Saint-Esprit? Hélas! peut-être mes questions vous paraissent-elles autant de reproches! Triste indice que vous n'avez rien de satisfaisant à répondre et que votre conscience vous dicte cet aveu pénible : non, je n'ai pas ces fruits; je n'ai donc pas non plus la sève qui les produit; je ne suis pas né de nouveau; je ne suis pas chrétien!

Comment ces choses peuvent-elles se faire, dit enfin Nicodème; comment naître de nouveau? comment régénérer son cœur, transformer tout son être? Jésus lui répond : « comme Moïse éleva le serpent « dans le désert de même il faut que le Fils de « l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en « lui ne périsse point mais qu'il ait la vie éternelle. »

Pour comprendre la pensée de Jésus consultons l'histoire. Au désert, les Israélites comblés de bienfaits murmuraient et regrettaient l'Égypte. Pour les punir Dieu leur envoya des serpents dont la morsure apportait la maladie et la mort. Alors les Hébreux sentirent leur ingratitude ; ils demandèrent à Moïse d'intercéder pour eux et l'Éternel répondant à ses prières lui dit : « fais-toi un serpent d'airain, mets-le sur une perche et il arrivera que quiconque regardera vers lui sera guéri. » Moïse obéit ; le serpent est dressé au milieu des mourants, et ceux qui tournent un regard confiant vers cet emblème du Sauveur sentent la vie leur revenir.

Eh bien ! « de même, dit Jésus, que Moïse éleva le serpent au désert, il faut que le Fils de l'homme soit élevé » sur la croix. Nous tous, mordus par le serpent du mal, sommes là gisants dans nos péchés, incapables de nous lever. Voulons-nous être guéris : Regardons avec confiance à ce Jésus pendu au bois, mourant pour nous donner la vie, levons les yeux ; un seul regard, un regard de la foi, et nous serons pardonnés, sauvés, enfin régénérés.

Oui, régénérés, nés de nouveau, devenus chrétiens par ce regard jeté sur Jésus. Et si vous me dites

encore : « comment cela peut-il se faire ? » Je vous réponds : consultez votre cœur : voilà un être qui vous trouve malade, mourant, tombant sous l'éternelle condamnation ; il vous rend la santé, la vie ; vous donne le salut dans le ciel et pour l'éternité. Sa mort est le coût de son dévouement. Dites-moi maintenant si, recevant cette pensée avec confiance, vous pouvez rester calme, indifférent ? Si, vous sachant sauvé, vous pouvez ne pas aimer votre Sauveur ? Et si, l'aimant, vous ne serez pas heureux de lui obéir, heureux de faire le bien, heureux de vous sanctifier ? Oui, voilà le secret de l'Évangile : il sauve pour faire aimer ; il fait aimer pour rendre saint ; et il se trouve ainsi qu'un regard jeté avec foi sur le Sauveur a produit plus de bien que la loi avec toutes ses menaces. Voilà comment il se fait que la foi, qui sauve l'homme, le régénère et en fait un chrétien.

Accepterez-vous ces explications ? Non, si vous croyez être bien portant ; oui, si vous sentez vivement votre état de péché. Aussi je ne vous presserai pas plus longtemps ; mais je dirai à ceux d'entre vous qui comme moi s'avouent misérables : laissons là toute discussion. Voici précisément ce que réclame notre vie passée : un pardon ; voici ce que

cherche notre âme : un Sauveur ; et voici la réponse à cette soif ardente de félicité qui nous dévore : un ciel, un Dieu, une éternité ! Qu'attendrions-nous de plus ? A qui irions nous ? Ah ! croyez moi, ou plutôt croyez-en l'expérience des siècles, croyez-en les besoins de votre cœur, de votre conscience : ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous humilier, pour recevoir ensuite avec joie le pardon qui descend de la croix de Golgotha sur quiconque y regarde avec confiance Jésus mourant pour lui.

QUELS SONT LES PÉCHEURS PARDONNÉS?

L'un des malfaiteurs qui étaient crucifiés l'outrageait aussi, en disant : Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même, et nous aussi. Mais l'autre, le reprenant, lui dit : Ne crains-tu point Dieu; puisque tu es condamné au même supplice ? Et pour nous, nous le sommes avec justice, car nous souffrons ce que nos crimes méritent, mais celui-ci n'a fait aucun mal. Puis il disait à Jésus : Seigneur, souviens-toi de moi quand tu seras entré dans ton règne. Et Jésus lui dit : Je te dis en vérité, que tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis. (Luc XXIII, 39 à 43.)

En principe, tous les pécheurs peuvent obtenir le pardon ; mais en fait, qui l'obtiendra ? Quels seront les pécheurs pardonnés ? Voilà l'importante question que nous voudrions résoudre.

Tous, dit-on, un peu plus tôt, un peu plus tard admis dans le ciel, et là plus ou moins bien placés, tous les pécheurs seront pardonnés et sauvés : voilà ce que dit l'homme naturel, c'est-à-dire l'homme passionné. Consultons l'Evangile ; et, si vous le voulez même, commençons par consulter la simple raison.

Si tous les pécheurs doivent être pardonnés, il est bien inutile de leur prêcher la morale; superflu de leur annoncer l'Évangile, et le pécheur scandaleux lui-même serait bien fou de se convertir; car, enfin, quoi qu'il fasse, il sera toujours pardonné. Que ce soit dans un siècle ou dans dix, qu'importe? Que sont mille ans sur une vie qui ne doit pas finir? Moins que rien! Ainsi, que cet homme rejette morale, religion; qu'il se vautre dans les plaisirs, la débauche, il aura parfaitement raison: ses vices ne peuvent rien lui faire perdre; la sainteté lui faire rien gagner, si ce n'est le maigre avantage d'avancer de quelques heures une éternité problématique. Qu'il se garde donc bien d'exposer sa fortune de bien-être, de plaisir, dans une loterie où, sans jouer une obole, le gros lot lui est, tôt ou tard, infailliblement assuré! Qu'il reste ce qu'il est. Son cœur l'y invite. La passion l'appelle; pourquoi la fuir? Le devoir est pénible; pourquoi se l'imposer? Non, non, chassez la justice, la pureté, le dévouement, vertus gênantes et inutiles; ouvrez, à deux battants, les portes au plaisir, au vice et au crime, car le criminel lui-même doit être pardonné.

Ce n'est pas tout. Si tous les pécheurs sont pardonnés, il faut vous attendre à retrouver tous les

hommes dans le ciel : les bons à côté des mauvais, les convertis et les impénitents, saint Paul auprès de Néron, cette assemblée chrétienne unie à une bande de voleurs, votre famille confondue avec les forçats de Toulon ! Voyez si vous pouvez accepter ces conséquences et dire encore : Tous les pécheurs seront pardonnés et sauvés !

Ah ! j'en conviens , cette doctrine est commode pour celui qui veut rester dans le mal ; commode pour celui qui veut renvoyer sa conversion. Que dis-je ? C'est la doctrine diabolique par excellence, pour celui qui ne veut jamais se convertir. Aussi, ses plus chauds partisans en sont-ils venus jusqu'à dire que non-seulement tous les hommes, mais Satan lui-même serait un jour pardonné ! Si je voyais cette doctrine sanctifier notre vie, et si j'entendais les saints la recommander, je pourrais y donner quelque attention ; mais aussi longtemps qu'elle sera proclamée, surtout dans les cabarets et dans les bagnes , vous me permettrez de m'en défier. Non, il est impossible que tous les pécheurs, même ceux qui meurent la rage dans le cœur, le blasphème sur les lèvres et repoussant le pardon, soient pardonnés.

Si tous ne le sont pas , lesquels donc le seront ? Je devine votre pensée : Les moins coupables, direz-

vous; ceux qu'on pourrait appeler les petits pécheurs, et Dieu ne sera sévère qu'envers les grands scélérats.

Je pourrais vous répondre que, devant Dieu, il n'y a pas, comme devant les hommes, de grands et de petits pécheurs, mais seulement des pécheurs. L'homme qualifie les fautes de ses semblables selon le dommage qu'il en reçoit; et dès lors, à ses yeux, un meurtre est un forfait, un larcin est un délit, un mensonge est une peccadille. Mais Dieu peut-il éprouver aucun dommage de notre part? Nos plus grands crimes peuvent-ils ternir sa gloire, ou nos vertus les plus hautes ajouter à son bonheur? Non, Dieu reste au-dessus de nos atteintes; il ne juge pas selon ses intérêts, mais selon sa sainteté : or, pour sa sainteté, toute action est mauvaise dès qu'elle procède de la désobéissance; que ce soit la transgression du premier ou du dernier commandement, qu'importe? n'est-ce pas toujours une transgression de la loi de Dieu? Celui qui a dit : « Tu ne commettras point d'adultère, » n'est-il pas le même que celui qui ajoute : « Tu ne tueras point ? » Mais je laisse ces raisonnements, et je passe aux faits.

Pour savoir si Dieu réserve son pardon aux petits pécheurs, j'ouvre la Bible, et, d'entrée, je vois

notre premier père, pour un fruit dérobé, condamné à mort ! N'était-ce pas, selon vous, une faute bien légère ? N'en pardonnez-vous pas de semblables, tous les jours, à vos enfants ? Et cependant Dieu la punit de mort. Voilà ce qu'enseigne la Bible à sa première page ; voyons ce qu'elle dira vers la fin.

Ici, un homme qui a persécuté l'Église, emprisonné les saints, lapidé Étienne, et dont le cœur ne respire que menaces et carnage ; en un mot, ici, un grand pécheur. Quel sort lui est réservé ? Paul est pardonné, non-seulement pardonné, mais encore mis au rang des apôtres. Ainsi la Bible, à sa dernière comme à sa première page, par une faute légère punie, comme par des torts graves pardonnés, proclame également cette vérité : la petitesse du péché n'est pas la cause du pardon.

Mais comme il s'agit ici de la doctrine favorite de de l'homme naturel, ne nous contentons pas de ces exemples, ouvrons la Bible, non plus au commencement ou à la fin ; mais au milieu, pour chercher de nouveaux faits.

L'Arche Sainte placée sur un char, sous la conduite d'Huza, s'avance en triomphe au milieu du peuple et de l'armée. Les bœufs à la marche pe-

sante qui la traînent sur un chemin glissant, font un faux pas; l'arche chancelle, Huza lève la main pour la préserver d'une chute honteuse aux yeux d'Israël scandalisé. Voilà sans doute selon vous un tort bien excusable? Eh bien, voyez si Dieu en a jugé autrement : à peine Huza a-t-il levé la main qu'il tombe raide mort!

A côté d'Huza, petit pécheur, voyez un grand coupable. Comment fut traité David adultère et meurtrier? Pardonné; si complètement pardonné qu'il est choisi par l'Esprit-Saint pour écrire les hymnes sacrées qui jusqu'à la fin des siècles doivent édifier et consoler l'église. David comme Huza proclame donc dans la Bible, que ce n'est pas sur les petits pécheurs de préférence que Dieu fait tomber son pardon.

Sur qui donc, direz-vous? serait-ce sur les plus grands? Pas davantage, et la même Bible vient encore à l'appui de cette nouvelle assertion. Qui fut plus criminel que Juda, avare, ingrat, traître, décide? Aussi Judas mourut-il désespéré pour aller dans son lieu. A côté de Judas, voyez Pierre coupable de parjure, faute selon vous bien moins grave. Aussi Pierre, petit pécheur, en comparaison de Juda, fut pardonné et rétabli dans son apostolat.

Ce double exemple semble contredire les précédents, mais, bien compris, il ne fait que les compléter. Tous ensemble nous enseignent que Dieu ne préfère ni les grands aux petits, ni les petits aux grands pécheurs.

Eh bien, direz-vous, puisqu'il n'a pas de règle, il il perd ou sauve au hasard, selon son caprice. Aussi votre Bible nous dit-elle que nous sommes tous prédestinés les uns à la vie, les autres à la mort. Suivons donc chacun notre nature, comme chacun suivra sa destinée.

Prenez garde ! peut-être à cette heure n'abondez-vous dans le sens de la Bible que pour aller plus loin ; peut-être ne seriez-vous pas fâché d'accepter une doctrine fataliste, qui vous autorisât à rester dans le mal. Mais si telle est votre prédestination, sachez que ce n'est pas celle de la Bible. La prédestination de la Bible loin de tolérer le péché, veut y arracher le pécheur ; elle proclame le don de la vie sans donner la mort, et repose sur le décret de la sagesse divine, non sur le caprice ou le hasard. Et supposez même que la Bible proclamât la prédestination telle que vous l'entendez, qui donc ici oserait se plaindre ? Si l'on vous annonçait que le notaire voisin vient de recevoir d'une contrée lointaine le testa-

ment d'un de vos compatriotes , partageant sa fortune à dix ou vingt d'entre vous, qui donc à cette nouvelle songerait à se récrier contre l'injustice du défunt? Tous au contraire n'iriez-vous pas à l'instant vous assurer si vous êtes ou n'êtes pas au nombre des héritiers? Ne béniriez-vous pas d'avance le nom de ce bienfaiteur? Ne diriez-vous pas qu'il est le maître de sa fortune? Sans doute! Eh! Dieu n'aurait pas le droit de disposer de son ciel comme cet homme de son argent? Il est vrai qu'il y a une différence, mais elle est toute en faveur du maître de l'univers, qui n'a rien reçu de personne, qui dès lors a le droit de tout donner et de tout retenir. L'homme ne peut réclamer de lui que justice; mais rappelons-nous que c'est la justice due à un pécheur!

Je ne puis pas même rester sur le terrain de l'arbitraire où je me suis placé et j'affirme que nulle part la Bible ne dit que nous devons être prédestinés selon le caprice ou le hasard. Voici le passage où se trouve le mot prédestination : « Ceux qu'il a préconnus, il les a prédestinés. » Il n'est donc pas dit : ceux qu'il a capricieusement choisis, mais bien ceux qu'il a préconnus, il les a prédestinés. Quoi de plus simple, quoi de plus sage que cette doctrine? ceux qu'il a préconnus, c'est-à-dire, ceux qu'il a

connus d'avance, ceux qu'il prévoyait avec certitude devoir être ce qu'il fallait être, ceux-là, il les a dès lors, en conséquence, destinés. Et c'est ce que vous faites chaque jour, avec cette différence que, faillibles dans votre prescience, vous risquez de prendre une décision injuste, tandis que Dieu, ne prévoyant que ce qui devait arriver, a prédestiné avec sagesse et justice. Au fond cette question revient à celle-ci : comment mettre d'accord la prescience du créateur et la liberté de la créature ? Je réponds que je ne le sais pas, mais mon ignorance n'anéantit ni la liberté humaine, ni la prescience divine ; et je passe sur une difficulté devant laquelle, sans la résoudre, soixante siècles ont passé.

Enfin à quoi nous est-il dit que Dieu ait prédestiné ces élus ? est-ce à un salut injuste ? Non ; mais, dit toujours le même passage, il les a prédestinés « à être conformes à l'image de son fils ; » c'est-à-dire, à être saints. Est-ce contre la prédestination ainsi comprise que le monde s'élève ? Non, mais contre la prédestination dénaturée par ceux mêmes qui voulaient la tourner en dérision. Je termine donc en affirmant que nulle part la Bible n'a prétendu que les grâces divines dussent être répandues au hasard, et je reviens à ma question première : parmi les pé-

cheurs, lesquels seront pardonnés ? Pour le savoir enfin reprenons successivement les histoires déjà parcourues, et voyons d'après quel principe Adam et Saint-Paul, Huza et David, Pierre et Judas ont été condamnés ou sauvés.

Pourquoi Dieu a-t-il laissé peser sa justice sur notre premier père ? Consultez la conduite d'Adam après sa faute, et vous le saurez. Quand Dieu lui demande s'il n'a pas mangé du fruit défendu, que répond Adam ? C'est la femme que tu m'as donnée qui... C'est-à-dire, qu'au lieu de convenir de sa faute, Adam la rejette sur un autre ; coupable, il cherche à se justifier ; pécheur, il se dit innocent ; en un mot, il ne confesse pas sa culpabilité. Dès lors comment Dieu lui accorderait-il une faveur dont il ne croit pas avoir besoin ?

Mais que pense Paul de lui-même après avoir persécuté l'église, incarcéré les chrétiens, et lapidé Étienne ? Il se proclame coupable, crie miséricorde, et si nous connaissons aujourd'hui ses fautes c'est surtout par ses propres aveux. Elles pèsent tant sur sa conscience, qu'il éprouve le besoin de les proclamer en public parlant à Agrippa, dans ses lettres écrivant aux Églises. Il se sent tellement indigne qu'il se nomme lui-même un avorton, le

plus grand des pécheurs. Dieu, touché de ses aveux et de ses regrets, lui fait miséricorde.

Étudiez la conduite d'Huza. C'est vrai, en apparence cet homme n'a fait que lever une main secourable sur l'Arche Sainte, mais scrutez son cœur : pourquoi veut-il la soutenir ? parce qu'il doute que l'Éternel la soutienne ; en un mot, parce qu'il manque de confiance en Dieu. Huza est un incrédule qui veut ramener la loi divine au milieu d'Israël pour relever le courage de l'armée, consoler le malade, effrayer le méchant, enfin moraliser le peuple par la foi que lui-même n'a pas. Eh bien ! voilà ce qui s'oppose au pardon, c'est cette incrédulité hypocrite que lui-même sans doute estime de l'habileté et de la philosophie ; c'est cette prétention de faire le bien, même alors qu'il fait le mal ; c'est cette glorification intérieure de son péché. Huza va plus loin qu'Adam : Adam nie sa faute, Huza s'en sait bon gré. Pouvait-il être pardonné ?

Si vous voulez savoir ce qu'a fait David pour obtenir sa grâce, lisez ce long cri de douleur exhalé dans le Psaume cinquante-unième : « O Dieu, aie
« pitié de moi ; efface mes iniquités, car je connais
« mes transgressions. J'ai péché contre toi, contre
« toi proprement. O Dieu ! délivre moi de tant de

« sang ! » Lisez ailleurs le récit de ses nuits sans sommeil, sur une couche trempée de larmes, et vous comprendrez comment humilié, repentant, criant grâce, il a pu recevoir son pardon.

Ainsi donc nous voici parvenus à la règle posée par Dieu : pardon pour ceux qui sentent et déplorent leurs fautes ; mais condamnation sur ceux qui les nient ou peut-être s'en vantent !

Maintenant venons à notre texte et nous verrons comment il confirme cette conclusion. En effet, qu'avons-nous ici sous les yeux ? deux hommes parfaitement semblables : deux brigands, jetés dans la même prison, condamnés au même supplice et que nous devons croire également coupables. Cependant tandis que Jésus dit à l'un : « aujourd'hui tu seras dans le paradis, » il laisse tomber l'autre sous le poids d'une juste condamnation ; l'un est pardonné et non pas l'autre ; pourquoi cette différence ? l'explication en est facile : avant d'être pardonné le brigand de la droite parlant à son complice avait dit : « quant à nous nous souffrons ce que nos crimes « méritent ; » et se tournant ensuite vers Jésus, il avait ajouté : « Seigneur souviens-toi de moi ; » c'est-à-dire qu'il avait senti et confessé son péché. Mais son compagnon, avant d'expirer avait dit en

se moquant de Jésus : « si tu es le Christ, sauve toi toi-même et nous aussi ; » c'est-à-dire que, loin de déplorer sa vie criminelle, il demande à descendre de la croix pour en recommencer le cours. L'un s'avoue coupable, et Jésus le sauve. L'autre ne songe pas même à ses crimes, et Jésus l'abandonne. L'un humilié, est pardonné ; l'autre endurci, reste sous la condamnation. Grâce, au repentir du croyant ; justice, à l'impénitence de l'incrédule. Le salut, à qui en éprouve le besoin et le réclame ; rien, à qui se croit sûr de lui-même et ne réclame rien. En un mot : les pécheurs pardonnés seront ceux qui, humiliés, réclament le pardon et la grâce ; et les pécheurs punis ceux qui, orgueilleux, repoussent la grâce et le pardon.

Cette règle me paraît si simple et si sage que je ne crois pas trop m'avancer en affirmant que vous-mêmes lui donnez votre approbation. Il ne vous reste donc plus, chers auditeurs, qu'à vous l'appliquer pour savoir si vous êtes oui ou non pardonnés et sauvés.

Êtes-vous de ceux qui, comme notre premier père surpris en faute, sont toujours prêts à se justifier ? est-ce à vous ou à d'autres que vous attribuez les fâcheuses conséquences du mauvais conseil que vous

avez suivi? ne vous a-t-on jamais entendu dire, alors même que l'évidence vous condamnait : tel ou tel m'avait conseillé, je n'ai fait que céder à ses instigations? telle n'est pas mon habitude, j'aime le bien, je me plais à rendre service quand je le puis, je suis incapable d'un mauvais procédé; je suis naturellement trop faible, ce qui veut dire trop bon; en tous cas, je suis un honnête homme et personne n'a rien à me reprocher? Est-ce là votre portrait ou bien faut-il chercher votre ressemblance dans Paul persécuteur converti? Avez-vous jamais comme lui consenti à dire : je suis le plus grand des pécheurs? croyez-vous n'être qu'un avorton? vous estimez-vous indigne de votre titre, de votre rang? Éprouvez-vous comme l'apôtre le besoin de soulager votre cœur en écrivant vos fautes à vos amis, sur tous les coins du monde? dites-vous du mal ou du bien de vous-même? de quoi êtes-vous préoccupé : d'étaler les torts que vous avez certainement ou de faire croire aux mérites que vous n'avez peut-être pas? Continuez mentalement cet examen et vous saurez, si vous êtes au nombre des pécheurs humiliés ou des pécheurs satisfaits!

Comme Huza ne vous êtes-vous jamais dit : je veux soutenir l'Arche Sainte, car il faut une religion

pour le peuple, pour ma femme, mes enfants, mes ouvriers, mes serviteurs? Vos manifestations religieuses sont-elles au niveau de vos convictions intérieures? Est-ce la foi ou le respect humain qui vous fait taire et parler? Croyez-vous sincèrement tous les récits bibliques que vous laissez croire? Aimez-vous qu'on vous exhorte vous-même comme vous aimez qu'on exhorte vos voisins? Répondez franchement, croyez-vous avoir besoin du sang de Jésus-Christ pour effacer vos péchés? Huza moderne, tandis que votre main est levée pour soutenir l'arche, sondez votre cœur et peut-être y trouverez-vous une secrète satisfaction de vous-même pour votre habileté, et dites-nous ensuite si le Dieu, dont on doute, peut pardonner des péchés qu'on ne pense pas avoir, en faveur d'un Christ qu'on estime n'être pas ressuscité.

Si vous n'êtes-pas Huza, seriez-vous mieux David repentant? Dites : votre couche est-elle mouillée des larmes du repentir? le souvenir de vos fautes trouble-t-il souvent votre sommeil? Estimez-vous être couvert d'iniquités? Chantez-vous vos louanges ou déplorez-vous vos transgressions? Quand vous entend-on gémir sur vos misères spirituelles, quand parlez-vous de vos injustices, de vos mensonges,

de vos impuretés? Dans un temple, chaque dimanche, un pasteur dit pour vous : « nous sommes
« de pauvres pécheurs, nés dans la corruption,
« enclins au mal, incapables de faire le bien, et
« qui transgressons tous les jours et en plusieurs
« manières tes saints commandements. » Mais cet
aveu sort-il de votre âme en même temps que des
lèvres du prédicateur? seriez-vous disposé à le faire
ailleurs que dans une liturgie où il ne tire pas à
conséquence? ou plutôt n'aspirez-vous pas à des
éloges qu'au besoin vous vous donnez vous-même
avec quelques précautions pour les faire mieux passer?
Dites, sentez-vous, pleurez-vous vos péchés?
— Non! ne soyez donc pas surpris si vous êtes encore
du nombre des pécheurs qui ne seront pas pardonnés.
Cette découverte est pénible; mais se refuser à la constater, ce n'est pas l'anéantir. Dites-vous donc une bonne fois : je ne suis pas au nombre des pécheurs pardonnés.

Étrange contradiction du cœur humain! Tout le monde réclame le bénéfice du pardon et presque personne ne veut convenir qu'il en a besoin! Tous s'appliquent les promesses de l'Évangile sans songer qu'elles ne sont faites qu'aux cœurs humbles et brisés. C'est la tête haute qu'on va dire à Dieu :

fais moi miséricorde, comme on lui dirait : paye moi mon salaire ! C'est un mendiant tendant la main, tout en se proclamant grand seigneur ! il est si satisfait de lui-même, si convaincu de sa richesse et de ses titres qu'il ne voit plus les lambeaux qui le couvrent, qu'il ne sent plus la faim qui le dévore ! il mourra de froid et d'inanition en criant encore : je n'ai besoin de rien !

Quelle misère, quel orgueil, quel aveuglement que les nôtres ! quand donc Seigneur ouvriras-tu nos yeux, fût-ce avec violence, à l'éclatante évidence de notre vanité ? Ah ! si nous pouvions nous voir une heure tels que tu nous vois, comme nous aurions horreur de nous-mêmes ! comme nous courberions la tête et comme nous nous hâterions de te dire avec ce misérable, notre frère : Seigneur, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton règne ! Ah ! si cette prière pouvait aussi sortir brûlante de notre cœur, sans doute tu nous ferais maintenant la réponse que tu fis jadis à notre pauvre compagnon : aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis.

Oui, mes chers auditeurs, sentez, sentez profondément votre misère ; levez les yeux vers Jésus sur la croix, et vous verrez ses lèvres s'ouvrir en bénédic-

tion. Pensez-vous que ce soit pour ce pécheur repentant et déjà dans le ciel que ce récit a été consigné dans l'Évangile ? Non, c'est pour vous, c'est pour moi, c'est pour quiconque se tournant vers le même Sauveur lui fait avec la même humilité la même demande. Oui, Jésus peut et veut vous dire à l'instant même par son Esprit : mon fils, ma fille, aujourd'hui, non pas demain, mais aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis. Si tu ne montes pas au ciel sur l'heure, sur l'heure cependant le ciel peut descendre dans ton cœur et réaliser d'avance le paradis terrestre. Ah ! si tu connaissais la joie, la paix que donne l'assurance de mon pardon franchement accepté, véritablement cru ; si tu savais quelles délices mon Esprit répand sur l'âme qui se confie en moi, tu comprendrais cette expression : aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis.

Mais qui parle ainsi ? est-ce un sage qui veuille nous persuader qu'une larme de repentir lave une vie de péchés ? Non, c'est le Fils de Dieu sur la croix, le Fils de Dieu souffrant, mourant, expiant ces fautes que tous nos repentirs ne sauraient expier. N'allez donc pas croire qu'il suffise d'un regret pour effacer une tache sur votre conscience ; non, il ne

faut rien moins que le sang de Jésus-Christ et en considérant l'immensité de la grâce qui vous est faite, considérez encore l'immensité du sacrifice qui l'obtient. Non, le péché n'est pas peu de chose ; le péché est horrible ; toutes les créatures n'ont pas pu le racheter ; il a fallu que Dieu lui-même payât la rançon que l'univers ne pouvait acquitter. Réjouissez-vous donc de votre salut ; mais en même temps frémissez en songeant à ce qu'il a coûté. Pécheurs repentants et croyants, vous êtes sauvés, mais sauvés afin d'aimer celui qui vous a tant aimés, et de vivre pour celui qui pour vous est mort.

LA RÉSURRECTION.

(Lisez : 1 Corinthiens XV.)

N'est-il pas étrange que Saint-Paul s'adressant à des hommes qui font profession de croire en Christ, à ses miracles, à ses promesses, dogmes supposant tous une vie à venir, juge cependant nécessaire de démontrer la résurrection ? Qui croit le plus, ne croit-il pas le moins ? Pour vous expliquer cette apparente inconséquence, examinez si parmi nous, baptisés, communicants, lecteurs de la Bible, ne se trouvent pas aussi bien des hommes qui doutent d'une vie future et à qui dès lors il serait bon de la prouver. Aucun de nous n'a-t-il jamais dit : « qui sait où nous allons après la mort ? qui jamais est revenu de l'autre monde ? » Hélas ! il n'est que trop vrai, parmi nous, comme parmi les Corinthiens, se trouvent des hommes chrétiens de nom, incroyables de fait ; admettant le plus, et repoussant le moins ; hommes dont la religion extérieure rap-

pelle ces magnifiques draps mortuaires jetés sur un cadavre!

Ne soyez donc pas étonnés si, à l'exemple de Saint-Paul, nous venons établir devant vous la résurrection; nous suivrons même son exemple jusque dans ses détails; notre prédication ne sera que le développement des pensées de l'apôtre.

Et d'abord, « si les morts ne ressuscitent pas, dit saint Paul, Christ n'est pas ressuscité. »

Ce raisonnement est bien simple : en effet, si Christ est vraiment ressuscité, c'est un envoyé de Dieu; dès lors ses promesses s'accompliront, et nous, comme lui, nous devons ressusciter. Si vous soutenez le contraire et si vous dites que nous ne devons pas revivre, alors les promesses de Christ sont mensongères, il n'est pas l'envoyé de Dieu et sa prétendue résurrection n'est qu'une imposture. Tout en deux mots : si nous ne devons pas ressusciter, Christ non plus n'est pas ressuscité.

Mais alors, suivez les conséquences de cette dernière assertion : Si Christ n'est pas ressuscité, ses apôtres ne l'ont pas vu vivant après sa mort; et comme cependant ceux-ci le déclarent avec serment, il se trouve que ce sont de faux témoins. Or, chose merveilleuse, avec un simple faux témoignage ils ont

bouleversé le monde ! Par un faux témoignage, ils ont vaincu la synagogue de Jérusalem, les prêtres d'Athènes et les empereurs de Rome, tous intéressés à vaincre leurs faibles vainqueurs ; par un faux témoignage, les apôtres ont élevé des églises, adouci les mœurs, régénéré les cœurs ! Sans miracle, sans protection divine, ils ont renouvelé la face de l'univers ! L'édifice chrétien existe ; mais il existe sans base ; car Jésus-Christ n'est pas ressuscité ! Essayez donc, aujourd'hui, de construire sur un mensonge une religion qui s'étende seulement jusqu'aux portes de votre ville, vous qui prétendez même qu'il est impossible d'y faire pénétrer la vérité ! — D'autres l'ont bien fait, pensez-vous ; combien de fausses religions se sont établies dans le monde ! tous leurs Christs sont-ils donc ressuscités ? — Oui, j'en conviens, des religions fausses se sont élevées ; mais combien sont tombées ! combien ont corrompu le monde ! combien ont usé de violence pour s'imposer ! Prenez pour exemple l'Islamisme, et voyez aujourd'hui son peuple disparaître, énervé, vaincu, tombant en poussière, tandis que l'Evangile tire chaque jour de nouveaux peuples de la barbarie ; voyez même la civilisation ne pénétrer à Constantinople qu'avec le secours de la chrétienté. Remontez

ensuite à l'origine de cette nation turque, et vous verrez son fondateur, d'une main répandant des faveurs, de l'autre coupant des têtes, sur les lieux mêmes où les apôtres, armés de la simple parole, ne promettant que le martyre, ont persuadé à tous que Christ était ressuscité. Pour moi, je ne vois là aucune parité, je n'y vois qu'une constante opposition; et je répète que, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, l'établissement du Christianisme reste l'énigme la plus inexplicable qui ait jamais été proposée. Il est plus rationnel de croire qu'un Dieu puissant et bon ressuscite les morts, que d'admettre un effet sans cause, une révolution profonde, morale, universelle, sans autre agent que le hasard !

Ce qui nous fait illusion à cet égard, c'est la facilité avec laquelle se conservent, de nos jours, les églises chrétiennes. On se dit que rien n'est plus simple : elles étaient hier, elles sont aujourd'hui, elles seront demain, par le seul fait qu'on ne s'en sera pas occupé, parce qu'on aura laissé les événements suivre leur cours. — Bien. Mais cette explication, loin d'éclairer l'origine du Christianisme, l'obscurcit. Autre chose est de laisser vivre, autre chose est de créer. Depuis longtemps les générations se transmettent l'Evangile, parce que les précéden-

tes le possédaient déjà ; mais la première, pourquoi l'a-t-elle reçu ? Est-ce sans raison , sans évidence, sans miracle ? Le facile maintien de tout ce qui existe ne devait-il pas favoriser aussi, alors, le maintien des religions établies ? Ne peut-on pas dire du Paganisme à cette époque, ce que vous dites aujourd'hui de l'Évangile, que, par le fait seul qu'il existait, il lui était facile de continuer ? Pourquoi donc a-t-il croulé, avec ses temples, ses prêtres, ses croyances, et fait place à cette simple affirmation, que Christ était ressuscité ? Ah ! ne voyez-vous pas qu'à la grandeur de l'effet il faut mesurer la grandeur de la cause, et que rien moins que Christ ressuscité, Christ dans le ciel, Christ Dieu, ne peut expliquer Christ cru et adoré depuis dix-huit siècles dans les contrées les plus savantes, comme au milieu des peuples les plus simples ? Oui, Christ est ressuscité ; c'est pourquoi, dit Paul, nous ressusciterons.

Mais l'apôtre ne s'arrête pas à cette première preuve : « si les morts ne ressuscitent pas, pourquoi donc, dit-il, ai-je combattu les bêtes à Éphèse ? » Pour sentir la force de ce raisonnement, rappelons-nous l'histoire : Paul avait annoncé dans le théâtre d'Éphèse comme dans l'Aréopage d'Athènes, que

2***

Jésus-Christ était ressuscité; et Démétrius et ses ouvriers fabricants de faux Dieux avaient ameuté la populace contre l'apôtre. Soit dans cette occasion, soit dans une autre, Paul nous apprend ici qu'il fut condamné aux bêtes dans cette dernière ville. Vous avez tous vu, non loin d'ici, à Nîmes, les arènes, restes des temps romains; vous savez que là des gladiateurs luttèrent contre tigres et lions affamés. Il en était de même à Éphèse; Paul avait été condamné, comme prédicateur d'une fausse religion et devait être jeté en pâture aux bêtes féroces du cirque. Que fera-t-il? il sait que le jour du supplice s'approche; il sait qu'en retirant sa parole il satisfera ses juges, et retrouvera la liberté. Eh bien, non! il ne la retire pas, et dit toujours : Christ est ressuscité! On le conduit dans l'arène, il entend déjà les monstres furieux, il peut leur échapper en se rétractant; et toujours il répète : Christ est ressuscité! Tigres et lions sont lâchés sur l'apôtre; il lutte, il va succomber, il peut encore appeler et obtenir du secours par un désaveu; non, non; il redit sans cesse : Christ est ressuscité! — Et vous voulez que je ne croie pas à la sincérité de cet homme? vous voulez que je suppose qu'il tend ses membres à la dent meurtrière pour soutenir une imposture sans profit

et sans gloire, quand sa vie va finir? Ah! l'on a bien vu des suppliciés mentir pour faire suspendre la torture; mais quand en a-t-on vus mentir pour la faire continuer? Non, non, philosophe disputeur, un enfant est plus sage que toi; et cet enfant me dira que Paul supportant le supplice plutôt que de renier son maître, était sincère et disait vrai. Non, Paul, tu n'as pas souffert pour le plaisir de souffrir, ton martyre prouve ta véracité, je te crois quand au milieu de mille morts tu me cries : « Christ est ressuscité! »

Jusqu'ici l'apôtre n'a donné de preuves que celles qui lui étaient personnelles; mais il devient plus pressant, et il en appelle à ce que chacun peut expérimenter : « Si Christ n'est pas ressuscité, dit-il, nous sommes les plus malheureux des hommes. » Pour développer sa pensée, j'ajoute : Si les hommes ne doivent pas ressusciter, nous sommes les plus malheureuses des créatures.

En effet, si nous ne devons pas ressusciter, nous serons donc, au delà de la tombe, en tout semblables aux bêtes qui nous entourent : comme elles nous devons mourir, pourrir, être anéantis! Toute la différence entre elles et nous est ici-bas. Or, si nous ne devons pas ressusciter, de quel côté se

trouve l'avantage ? Comme nous, ces êtres ont une vie d'un demi-siècle ; comme nous, ils ont des jouissances, des affections, de l'intelligence ; tout cela moins développé sans doute, mais aussi tout cela moins péniblement acquis, tout cela avec plus de santé et moins d'inquiétudes. Savez-vous ce que nous avons que ces êtres n'aient pas ? Ce n'est pas de connaître Dieu, puisque nous supposons que les morts ne ressuscitent pas ; ce que nous avons de plus que les animaux, ce sont nos tourments d'esprit, ces soucis rongeurs pour notre présent et pour notre avenir ; c'est ce surcroît d'intelligence qui nous rend sensibles la vue de nos rides, l'approche de la vieillesse, les signes de la mort, la perspective du néant ! Voilà nos prérogatives sur des êtres nos serviteurs ! Ah ! de grâce, dites, ne sommes-nous pas, si nous ne devons pas ressusciter, les plus malheureuses des créatures ? Si je ne dois pas revivre, arrachez de mon cœur ces affections profondes qui doublent mes souffrances au départ de mes amis ; donnez-moi la vie libre, insouciant, paisible de la brute qui me sert ; alors tout en moi sera en harmonie ; mais aussi longtemps que je devrai souffrir par mes privilèges, me sentir vieillir, voir approcher la mort, prévoir le néant, je dirai : Si les morts

ne ressuscitent pas , mieux vaudrait n'être jamais né homme , mieux vaudrait être le roi des forêts ou le dominateur des airs !

Enfin , « si les morts ne ressuscitent pas, dit l'apôtre, mangeons et buvons, car demain nous sommes morts. » Voilà l'argument qui a toujours fait sur moi l'impression la plus profonde ; voilà la barrière contre laquelle sont venues se briser les tempêtes de mon incrédulité. Oui, Paul a parfaitement raison : si les morts ne ressuscitent pas, mangeons et buvons ; si les morts ne ressuscitent pas, faisons de cette existence un long banquet d'ivresse, de débauche, de passions. Que rien ne nous arrête, qu'il n'y ait de règle sur notre conduite que les désirs de notre cœur, les appétits de notre chair, la convoitise de nos regards. Si les morts ne ressuscitent pas, il n'y a point d'avenir ; si point d'avenir, plus de juge là-haut, plus de souffrances là-bas ; pourquoi donc de la crainte dans ce monde ? Commençons par nous débarrasser de toute religion, terreur des faibles et politique des forts. Pour moi, plus de croyance, plus de morale, ni bien, ni mal ; mais uniquement le plaisir, partout où ma fantaisie pourra le trouver. Que me parlez-vous de vertu ? La vertu n'est plus qu'un vain mot ; la conscience, qu'une dupe ; la

morale, qu'un maillot dont il faut se débarrasser pour en lier ses rivaux. Pour nous, qui savons que les morts ne ressuscitent pas, laissons tout cela et courons à la volupté. Si le monde nous la refuse, usons de violence; et si ce monde est le plus fort, employons la ruse! L'univers n'est plus, pour nous, qu'un vaste champ à exploiter; tout nous appartient, ou plutôt, il n'y a pas de légitime possesseur. Exprisons de la vie tout ce qu'elle peut rendre: de la terre, tout ce qu'elle peut donner; de nos semblables, tout ce qu'ils peuvent contenir. Mentons, dérobons, et, s'il le faut... Ah! vous frémissez à cette pensée! Mais pourquoi pas? Qui pourrait retenir notre main? Serait-ce Dieu? mais nous ne devons pas ressusciter! Les hommes? mais, avec un peu d'adresse, on leur échappe. Puisque je n'ai d'autre maître que moi-même, d'autre but que de manger et boire, d'autre existence que la présente, je veux me plonger dans les jouissances; quand les unes ne me satisferont plus, j'en chercherai de plus vives; quand celles-ci s'émousseront, j'en doublerai le nombre; je ferai flèche de tout bois, volupté de toute chair, et, s'il le faut, j'incendierai le monde pour assouvir ma passion! Car, en fin de compte, demain je suis mort; après moi le déluge, aujourd'hui le plaisir!

Voilà ce qu'il faut dire, si les morts ne ressuscitent pas; voilà qui est logique, irréfragable, et je dis que, si votre conscience se révolte, si votre cœur se soulève contre ces conséquences, épouvantables, mais légitimes, c'est parce que le principe d'où je les ai tirées est faux, et le contraire vrai : Dieu existe, un avenir m'attend, et les morts ressuscitent ! Vous pouvez bien élever des arguties ; mais je vous dirai toujours que c'est là ce que je sens avec le plus de force, et qu'alors même que vous auriez des volumes de raisonnements à m'opposer, je repousserais encore un principe qui soulève ma conscience, mon cœur, tout ce qu'il y a en moi de noble et de moral.

« Mais quelqu'un dira : Comment ressusciteront les morts, et avec quels corps viendront-ils ? »

« Insensé ! » répond saint Paul. — Insensé ! répéterai-je après lui. En effet, pour que les morts ressuscitent, deux choses suffisent : que Dieu le puisse et que Dieu le veuille. Or, pour savoir s'il le peut, ne suffit-il pas encore de regarder autour de soi... que dis-je ? ne suffit-il pas de se regarder soi-même ? N'existez-vous pas ? Dieu n'a-t-il pas pu vous créer ? Quoi ! il lui serait plus difficile de vous conserver que de vous faire naître ? Celui qui vous a tiré du néant ne pourrait pas vous conserver l'existence ?

Celui qui de rien a fait quelque chose ne pourrait pas continuer ce qui est déjà ? Quoi ! Il soutient les mondes dans l'espace, et Il n'aurait pas la puissance de soutenir le souffle d'un avorton ? Ah ! de grâce, ne faites pas du Créateur une créature, de Dieu un homme ; et parce que vous êtes incapable, n'allez pas en conclure l'incapacité du Tout-Puissant !

Mais ce que Dieu peut, le voudra-t-il ? Voudra-t-il perpétuer la vie qu'il nous a donnée ? Je vous réponds : Pourquoi voudrait-il la finir ? Non ; j'en prends à témoin ce désir profond que lui-même en a mis dans mon cœur ; j'en prends à témoin cette unanimité de tous les peuples, de tous les siècles, de toutes les religions ! — Ecoutez : je suppose que la multitude des peuples nient la vie à venir, tandis que quelques rares individus seuls l'admettent, n'en concluriez-vous pas que la multitude a raison, et le petit nombre tort ? Eh bien ! c'est précisément le contraire : c'est la multitude qui croit, c'est le petit nombre qui nie ; d'un pôle à l'autre, de l'origine des temps à nos jours, les peuples ont cru et croient à un avenir ; à peine quelques rares peuplades de sauvages ignorent cette croyance : n'est-ce donc pas une preuve que la foi en la vie future est inscrite au fond de notre nature, qu'elle y a été déposée par le Créa-

teur lui-même ? Mais je me trompe ; de nos jours, des philosophes ont nié Dieu et l'avenir ; or, savez-vous ce qu'ils en ont conclu ? L'anarchie, le renversement de la société, l'abolition de la famille, la satisfaction de tous nos appétits charnels ! Ah ! de tels philosophes me prouvent encore mieux que les sauvages qu'il existe un Dieu et qu'un avenir m'attend !

« Insensé ! continue Paul, ce que tu sèmes, toi, « n'est point rendu vivant, à moins qu'il ne meure. » — Mais non, direz-vous, le grain ne meurt pas : au milieu d'une décomposition de l'enveloppe, un germe imperceptible conserve sa vitalité. — Eh bien, soit. A mon tour, je vous réponds : de même, le corps, ou plutôt l'homme, ne meurt pas tout entier ; un germe imperceptible conserve sa vitalité et reproduit, au delà de la tombe, un autre corps, aussi différent de lui-même que le chêne majestueux diffère de l'humble gland d'où cependant il est sorti. La transformation n'est pas plus merveilleuse, l'analogie même y conduit, et si vous me dites que le scalpel n'a jamais découvert ce germe dans le corps de l'homme ; je vous demanderai si jamais le scalpel y a mieux découvert la pensée, l'intelligence, la moralité ? Ce monde spirituel n'est-il pas là ? ne le

sentez-vous pas? et toutefois, l'avez-vous jamais ni vu, ni touché? Serait-ce la chair et le sang qui pensent, qui aiment, qui s'élèvent à Dieu, qui admirent le beau et le moral? Est-ce mon corps dépérissant qui vivifie et agrandit, jusqu'à son dernier jour, mon esprit? Non, non, il y a en nous esprit et matière, vie et mort; mon corps peut se dissoudre, mais moi, moi-même, je ressusciterai. O mort, où est ton aiguillon? Sépulcre, où est ta victoire?

Hélas! l'aiguillon de la mort, ajoute saint Paul, c'est le péché; et l'apôtre nous conduit ainsi à un autre ordre d'idées. Remarquez qu'en effet, si nous admettons la résurrection, il faut admettre le jugement et la loi. Mais cette loi, en dictant nos devoirs, manifeste nos transgressions. La loi crie : « Honore ton père et ta mère; » notre vie répond : Tant s'en faut que je les aie toujours honorés! La loi : « Tu ne commettras point adultère; » notre vie : Tu as commis plus d'une impureté. La loi : « Tu ne prendras point le nom de Dieu en vain; » notre vie : Tu as menti, juré, blasphémé. Épouvantable parallèle! évidente condamnation! Mais, grâces soient rendues à Dieu, dit l'apôtre, qui nous a donné la victoire par Jésus-Christ.

Oui, voilà le complément de la résurrection; et

· si je ne devais ressusciter que pour me trouver en face d'un juge, mieux vaudrait pour moi le néant. Mais non : où mes péchés ont abondé , la miséricorde de Dieu surabonde ; j'étais perdu, mais Jésus me sauve ; je devais mourir, mais lui-même est mort. Aujourd'hui, ressuscité, il intercède pour moi dans le ciel ; ma condamnation est déchirée, ma grâce prononcée, et au lieu d'un échafaud, c'est un trône qui m'attend ! Grâce et pardon, comme cette pensée fait du bien à l'âme ! Sans Sauveur, que serais-je devenu ? sans Sauveur, que deviendriez-vous vous-mêmes ? — Mais peut-être n'en sentez-vous pas le besoin à cette heure ? Laissez donc couler le temps, laissez venir la mort, et vous verrez si vos justices suffiront toujours à tromper votre conscience, aujourd'hui faussée par la passion. Si vous ne sentez pas encore la nécessité du salut offert par l'Evangile, représentez-vous un pauvre pécheur qui, comme vous, a vécu sans trop s'inquiéter de Jésus-Christ ; un homme qui, en avançant, devient de plus en plus sérieux, se désenchante de ce monde, pénètre mieux les misères humaines, et apprend insensiblement à se connaître lui-même, c'est-à-dire à se mépriser. Représentez-vous cet homme se courbant vers la terre, et se demandant enfin ce qu'il

va devenir. Voyez la foi poindre dans ses méditations, la religion lui apparaître, d'abord respectable, ensuite consolante, jusqu'à ce qu'il la juge probablement vraie. S'il ne croit pas encore, du moins il voudrait croire; il ne se moque plus des hommes religieux, il les écoute en silence; il cherche, il lit, médite, s'inquiète, et arrive à la mort, partagé entre l'espérance d'un avenir et la crainte du néant. L'idée de son péché lui monte enfin à l'esprit, mais il compte sur la miséricorde divine; il accepte presque la foi en Jésus-Christ; il souhaite qu'il y ait un Sauveur. Sa dernière heure sonne; il se sent mourir. Ah! dès lors, plus de respect humain: il prie, il pleure, il espère, et son dernier soupir appelle un rédempteur. Il traverse la vallée des ténèbres; il arrive au milieu des esprits, et là, oh! épouvante! là, point de rédempteur! Dans sa route à travers les mondes, il interroge, et les mondes lui répondent: Il n'y a point de rédempteur! Il avance, se plonge dans la profondeur des espaces; nulle part, nulle part de rédempteur! Il crie au ciel et à l'enfer, et à ses cris de détresse le ciel et l'enfer répondent: Point de rédempteur! Il découvre une loi, un juge, un tribunal, mais point, point de rédempteur! Ah! comprenez-vous sa surprise, sa

terreur, ses angoisses inexprimables ? Eh bien ! parce que vous éprouveriez alors, comprenez le besoin que vous avez aujourd'hui ; la vérité ne change pas parce que vous êtes en deçà de la tombe. Puisque vous prévoyez des regrets, sachez les prévenir, embrassez à l'instant le Rédempteur, que vous chercherez en vain plus tard. Impossible à trouver par delà cette vie, il s'offre à vous à cette heure ; il vous prie, vous sollicite, frappe à votre cœur, ébranle votre conscience, et la voix même qui vous parle ici vous parle de sa part. Je ne vous dirai plus qu'un seul mot, mais un mot magnifique, dont je voudrais remplir les espaces sans fin : Pardon, pardon, pardon ; toujours pardon ; pour tout, pardon ; dès cette heure, pardon, aux siècles des siècles le pardon de votre Rédempteur ! Ah ! si, pendant mes cris, vous vous bouchiez les oreilles, tremblez qu'au moment où vous consentirez à les ouvrir, vous n'entendiez ces mots terribles : Il n'y a plus de rédempteur, plus de rédempteur !

PAUL DEVANT AGRIPPA.

(Lisez : Actes XXVI.)

Pour bien comprendre la scène qui vient de se passer sous nos yeux, remontons d'un jour en arrière.

Festus vient d'être nommé gouverneur de la province. Agrippa lui fait une visite de félicitation, et le gouverneur romain lui raconte, par passe-temps, l'histoire de Paul son prisonnier. Le roi, intéressé, manifeste le désir de voir cet homme, et Festus, comme on promet une fête, lui dit : « Tu l'entendras demain. »

Le lendemain, dans la salle d'audience, nous trouvons, entourés des tribuns et des principaux de la ville, Festus, Agrippa et Bérénice (pour le dire en passant, Bérénice à la fois sœur et femme d'Agrippa, Bérénice femme d'Agrippa et femme d'un autre, en deux mots, Bérénice incestueuse et adultère). L'avènement d'un gouverneur, la visite

d'un roi, la présence d'une femme ; tout annonce une fête bien plus qu'un jugement ; aussi nous est-il dit « qu'ils vinrent en grande pompe. » Lorsque chacun eut pris sa place , le roi et la reine sur des trônes , le gouverneur à côté , arrive un homme de petite taille , de chétive apparence , les mains chargées de chaînes , tiré d'un cachot pour comparaître à l'audience royale. Sans doute il sait aussi bien que nous ce qui se passe , il sait qu'il est en présence d'un monarque , d'une princesse , d'un proconsul , dans une séance d'apparat ; il sait qu'il s'agit de célébrer un joyeux avènement et non de juger un pauvre prisonnier ; il sait qu'en de tels jours des faveurs sont faciles à obtenir. Invité par Agrippa à parler pour sa défense , il va donc prendre courage , parler librement ; demander , sinon grâce , du moins justice , et profiter de l'heureuse occasion qui lui est offerte de recouvrer sa liberté. Paul va sans doute se défendre et accuser ses adversaires ? Eh bien , non. Paul , après quelques mots d'introduction , se perd de vue lui-même , et parle du salut qui est en Jésus-Christ. S'il se préoccupe de quelqu'un , ce n'est pas de lui , c'est de ses juges. Placé devant des accusateurs qui veulent le perdre , il ne voit en eux que des âmes à sauver.

Admirable dévouement, qui fait briller à nos yeux l'Esprit divin caché dans le sein de l'apôtre ! Quand avez-vous jamais vu, dans les fastes judiciaires, un accusé prendre la défense de ses adversaires, parler pour ceux qui le haïssent et chercher à sauver leurs âmes, dût-il y perdre lui-même la vie ? Jamais ! C'est que vous n'avez rencontré que des hommes abandonnés à eux-mêmes, tandis que Paul était soutenu de Dieu ! L'Evangile est donc bien une vérité ; le Christianisme, une œuvre divine, et dès lors, vous qui venez l'entendre, vous pouvez, selon que vous l'écoutez avec foi ou dédain, vous sauver ou vous perdre. Quant à moi, en présence d'un prédicateur inspiré, je ne saurais mieux faire que de suivre pas à pas son discours.

Les arguments que Paul présente ici pour établir la divinité du Christianisme se réduisent à deux : sa propre conversion et les prophéties de la Bible. Reprenons-les l'un après l'autre, non plus avec les paroles du texte, probablement abrégées, mais avec les développements qui les feront mieux apprécier.

Et d'abord, sa conversion. Il en appelle au témoignage des Juifs, ses ennemis, qui sans doute sont là, et leur dit : Si vous voulez le dire, vous savez que

jadis j'étais un des vôtres ; comme vous, avec vous, je haïssais Jésus-Christ, je persécutais les chrétiens. J'allais de synagogue en synagogue les contraindre à blasphémer ; j'entreprenais de longs voyages pour chercher de nouvelles victimes, et quand j'en avais découvert, je les amenais avec bonheur devant votre tribunal, donnant ma parole et mon vote pour les faire condamner. Vous le savez, je mettais ma joie à les voir mourir, et j'ai présidé à la lapidation d'Étienne. Eh bien ! moi qui jadis ai fait tout cela, moi qui ai détesté, persécuté ces hommes, aujourd'hui je les aime ; aujourd'hui, j'aime non-seulement ces anciens adversaires, mais encore vous, mes nouveaux ennemis.

Comment expliquerez-vous cette métamorphose en moi ? Remarquez-le bien : je n'ai pas seulement changé dans mes opinions, mais dans mes sentiments ; non pas dans mes seules paroles, mais encore dans ma vie. J'ai renoncé aux faveurs dont vous m'entouriez dans le Sanhédrin, pour m'exposer à vos haines. J'ai abandonné Gamaliel en honneur, pour m'attacher aux Apôtres méprisés. J'ai laissé les pouvoirs que vous me déléguez, pour aller, sans puissance, gagner péniblement ma vie, la navette du tisserand à la main, et convertir le monde, là

parole de persuasion sur les lèvres ; dites, comment expliquez-vous ce changement ?

Quant à moi , je vous déclare qu'au milieu d'une de ces expéditions haineuses, sur la route de Damas, une lumière céleste est venue éblouir mes yeux, une voix divine frapper mes oreilles ; je me suis rendu à l'évidence ; j'ai cédé parce que Dieu m'a parlé et maintenant je crois en Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur des croyants ; je sais qu'il m'a donné son ciel , je le sais, non seulement parce qu'il me l'a dit sur le chemin de Damas, mais encore parce qu'il me le témoigne chaque jour dans le cœur par son Saint-Esprit.

— Tu as perdu le sens, Paul, lui crie Festus interrompant son discours.

— Non, reprend l'apôtre avec calme, non, ce que je dis est d'un homme de bon sens. Je ne parle pas ici de choses qui se soient passées en cachette. Je parle avec hardiesse parce que tous ces événements sont connus d'Agrippa. Et se tournant alors vers le monarque, il l'interpelle avec force : O roi Agrippa, crois-tu aux prophètes ? Oui, je sais que tu y crois. Eh bien, rappelle-toi ces lectures d'Esaië, de Michée, de Zacharie, que tu as entendues dès ton enfance dans nos syna-

gogues. Te souvient-il de ces passages où il est dit que le Messie doit naître de la famille de David, dans la ville de Bethléem, et cela précisément à l'époque où nous sommes? Te souvient-il de ces paroles : il est monté comme un rejeton qui sort d'une terre sèche, chacun de nous a détourné la tête, nous l'avons méprisé; et cependant il porte nos langueurs; on le conduit à la boucherie comme une brebis muette, il n'ouvre pas la bouche; il est enlevé de la terre des vivants; destiné à être mis avec les méchants; toutefois il est enseveli avec le riche? Te souviens-tu de cette étrange circonstance de la prophétie qui fait mourir le Messie et qui cependant ajoute que sa vie sera si longue qu'on ne pourra raconter sa durée, ni nombrer sa postérité? Te souviens-tu qu'il est dit que le serviteur de Dieu doit régner au ciel après sa mort, sauver son peuple et intercéder pour les pécheurs? Eh bien! puisque tu as lu ces prophéties écrites il y a huit siècles ne vois-tu pas que de nos jours, sous nos yeux, Jésus de Nazareth les a toutes accomplies? Ouvre les registres de César et tu y trouveras Marie inscrite dans la famille de David; ouvre l'histoire de tes pères et tu verras que ton aïeul a tenté, sans y réussir, de frapper Jésus à Bethléem; consulte autour

de toi les princes , les prêtres , le peuple , ou plutôt rappelle-toi ce que tu as vu et entendu : Jésus naissant dans une crèche, rejeton obscur, comme l'avait dit le prophète ; Jésus par les Pharisiens méprisé, comme l'avait dit le prophète ; Jésus offrant la guérison du corps et de l'âme , portant nos maladies, comme l'avait dit le prophète ; Jésus conduit à la boucherie de Caïphe ; Jésus muet devant Pilate , prédécesseur de Festus et devant Hérode ton prédécesseur ; Jésus conspué , condamné , mis à mort, comme l'avait dit le prophète , destiné à être mis au rang de deux malfaiteurs et cependant enseveli dans le sépulcre du riche, comme l'avait dit le prophète ; Jésus ressuscité ; et si tu ne le crois pas ressuscité dans sa personne , tu le vois du moins ressuscité dans son œuvre , son zèle , sa doctrine , ses miracles. Regarde autour de toi à Jérusalem , dans toute la Judée , en Asie , en Europe , à Rome même , et tu verras des églises , comme sorties de terre en un jour , se multiplier plus vite que nos ennemis ne peuvent les compter . N'est-ce pas là Jésus ayant une nombreuse postérité , comme l'avait dit le prophète ? Jésus envoyant du ciel le triomphe aux siens , comme l'avait prédit le prophète ? intercédant et intercédant avec succès auprès de Dieu , comme l'avait toujours

dit le prophète? peux-tu nier cela? les faits ne sont-ils pas sous tes yeux? les prophéties ne sont-elles pas sous tes mains? ne les as-tu pas lues d'abord sur le parchemin avant leur accomplissement? et ne les lis-tu pas de nouveau dans l'histoire contemporaine toutes réalisées? Roi Agrippa, parle : crois-tu, crois-tu aux prophètes?

Venu pour juger, Agrippa se sent jugé lui-même; surpris par cette parole inattendue, cédant à l'évidence qui l'entraîne, le roi s'écrie : tu me persuades presque d'être chrétien! — « Ah! plutôt à Dieu, s'écrie Paul avec un saint transport de joie, et levant au ciel ses deux mains où bruissent des chaînes, plutôt à Dieu que non-seulement toi, mais vous tous qui m'entendez, vous devinssiez non à peu près, mais en tout semblables à moi, à la réserve de ces liens! »

Paroles admirables, admirable mouvement d'éloquence! que dis-je d'éloquence? ah! plutôt admirable sentiment d'un cœur débordant d'amour! Paul se croit dans la chaire de la synagogue; il voit son auditoire ébranlé; il veut se jeter dans les bras d'Agrippa, son nouveau frère; ce n'est qu'en levant les mains qu'il s'aperçoit qu'elles sont appesanties par des fers; et alors même qu'il est rappelé à la

réalité de la haine , alors encore il prie son Dieu de convertir tous ceux qui l'entendent ! plutôt à Dieu que toi, Agrippa , vous tous sénateurs et pharisiens pussiez connaître le bonheur que donne la foi en Jésus-Christ ! mon Dieu convertis-les comme tu m'as converti ; rends-les tels que moi à la réserve de ces liens !

A l'ouïe de ces chaleureuses paroles, Agrippa se lève calmement et s'en va ! Un instant plus tard en parlant de Paul il dira : « cet homme. » — Quoi ! est-il bien possible ? quand déjà ébranlé par le discours de l'apôtre, il devrait être complètement vaincu par la démonstration vivante de sa charité, Agrippa au lieu de se convertir, se lève avec calme et s'en va ? — Oui. Cela vous étonne ? vous en cherchez l'explication ? Eh bien, regardez à côté d'Agrippa, voyez cette femme , voyez Bérénice , incestueuse et adultère ! Bérénice, la séductrice de son frère ! Bérénice, la passion incarnée ; regardez cette femme et vous comprendrez pourquoi le monarque au lieu de se convertir, se lève et s'en va. Aussi longtemps qu'Agrippa a écouté, les yeux fixés sur l'apôtre, il a pensé aux prophètes, à Christ, à son salut ; mais un moment il a tourné la tête, il a vu Bérénice, et la passion est rentrée dans son sein.

Il a compris qu'il fallait chasser de son cœur Jésus ou Bérénice, le salut ou le plaisir ; et son choix ne s'est pas fait attendre : Agrippa est sorti entraînant Bérénice triomphante, et laissant Paul, ses prophètes, son Christ et son salut !

Il me semble le voir à ce moment solennel où la vérité se fait jour dans son esprit, mais où en même temps la passion se réveille dans son cœur. Il faut qu'il choisisse, il sent que les deux sont incompatibles ; il se demande s'il tendra la main à Paul ou à Bérénice, s'il se déclarera convaincu ou dissuadé ; il hésite, il réfléchit ; il va prononcer son salut ou sa perte ; s'unir à Paul ou s'enfuir ; il ne peut rester plus longtemps dans cette attitude méditative. Sera-t-il Juif ou Chrétien ? restera-t-il ou quittera-t-il son siège ? le sort en est jeté : il se lève et son âme est perdue !

Vous le plaignez, mes chers auditeurs ; il vous semble qu'à sa place vous eussiez mieux agi. Vous regrettez pour vous de n'avoir pas eu comme Agrippa l'occasion d'entendre les discours de Saint-Paul ; d'être témoins des événements miraculeux qui se passèrent de son temps et vous vous dites : si moi-même j'avais été témoin de si grandes preuves que la conversion d'un saint Paul, l'accomplis-

sement de telles prophéties, certes je croirais plus fermement que je ne crois aujourd'hui !

Non , mes chers auditeurs ; ce n'est pas là ce qui vous retient hors de la foi. Des conversions accomplies, vous en avez vu ; des prophéties réalisées, vous en avez été témoins et tout cela sans vous convertir. Je vous en fais juges ; recueillez vos souvenirs.

N'avez-vous jamais rencontré un homme qui vous ait dit : jadis j'étais comme vous : je formais des projets de bonheur qui tous se rapportaient à ce monde : être riche, honoré, jouir était toute mon ambition ; mon horizon d'espérances n'allait pas au delà du tombeau. Ces hommes enfoncés dans l'étude de la religion me semblaient des mystiques dignes de pitié qu'il fallait laisser à leur béatitude imaginaire. Quand je les entendais parler, ils me fatiguaient, je ne pouvais ouvrir leurs livres sans dégoût ; leur Bible elle-même était pour moi un livre respectable puisque tant de siècles l'ont respectée, mais un livre ennuyeux auquel je ne comprenais rien et qui me blessait dans ce que j'en pouvais comprendre. Autrefois, comme vous, je fuyais toute préoccupation sérieuse ; la pensée de la mort m'était importune ; l'idée du jugement me troublait ;

il me fallait m'étourdir ou trembler. Eh bien ! je vous déclare qu'aujourd'hui il n'en est plus de même ; ces espérances terrestres se sont amoindries pour moi, ces plaisirs mondains me sont devenus insipides ; j'ai retranché à l'estime des hommes ce que j'ai donné à l'estime de mon Dieu ; le pain et le vêtement me suffisent avec la confiance dans le cœur. Aujourd'hui l'intérêt de la vie à venir me paraît mon premier intérêt ; le temps pour moi s'efface devant l'éternité ; songer au ciel, agir en vue de mon Dieu est ma plus constante occupation. Je me mêle encore sans doute aux affaires de ce monde, mais dans ses rapports avec la vie future ; la prière, la méditation de la parole de Dieu ont remplacé de vaines conversations. Cette Bible jadis obscure, est devenue lumineuse ; jadis fatigante, elle m'est douce aujourd'hui. J'ai compris parce que j'ai cru, et j'ai cru ce qu'il y avait de plus réjouissant pour mon cœur ; j'ai cru que la vie éternelle, le bonheur céleste, tout m'était gratuitement donné ; j'ai cru, par la mort de Jésus, l'enfer fermé, le paradis ouvert. J'ai cru que moi coupable j'étais pardonné, et, pour l'amour de Jésus, traité comme innocent. J'ai cru que tout cela m'était non-seulement offert, mais donné ; non-seulement donné

pour un temps , mais pour toujours ! donné sans condition ! donné irrévocablement ! et alors j'ai été paisible et joyeux. Maintenant viennent la vie ou la mort, la pauvreté ou la richesse, la maladie ou la santé. Sans doute comme jadis mon corps en sentira la différence, mais mon âme restera calme, joyeuse et toujours bénira son Dieu, parce que je sais que rien ne peut me séparer de l'amour qu'il m'a témoigné en Jésus-Christ. La mort, le jugement ont été vaincus par lui ; par lui j'ai la victoire. Que le monde croule, que l'enfer s'ouvre, je ne crains rien, je sais, je sens que je suis sauvé ! Oh ! venez, venez vous-mêmes à cette foi, et vous verrez quelle distance il y a entre le monde qui promet le bonheur et l'Évangile qui le donne. Venez recevoir la joyeuse assurance de votre salut. Alors la sainteté ne sera plus pénible, elle deviendra votre premier plaisir ; vous serez heureux par cela même qui jadis vous effrayait, venez, convertissez-vous, et vous me comprendrez....

— Il est fou, vous êtes-vous dit tout bas en entendant ce chrétien, comme le cria jadis Festus en écoutant l'Apôtre, il est fou et hors de sens !

— Eh bien ! non, vous a répondu cet homme en voyant chez vous, comme saint Paul chez Festus,

le cœur fermé à la persuasion et l'esprit tourné à l'examen ; non, je ne suis pas fou ; et puisque vous voulez que je raisonne, dites moi : croiriez-vous aux prophètes ? Croyez-vous qu'un écrit tracé mille ans d'avance, rapportant ce qui se passe de nos jours puisse être écrit sans l'intervention de Dieu ? non sans doute. Donc écoutez.

Il y a bientôt deux fois mille ans qu'une voix prononçait ces mots : « le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront jamais. » Depuis lors les générations successives recueillant, copiant, multipliant cette déclaration, ont vérifié la prophétie, comme vous le voyez de nos jours. Vous-mêmes êtes là, écoutant après vingt siècles les paroles jetées au vent du désert ; le ciel et la terre ont vieilli, et ces paroles, loin de passer, n'ont fait que rajeunir.

Il y a bientôt deux fois mille ans que la même bouche a dit : « Cet Evangile sera prêché sur toute la terre habitable ; » et aujourd'hui, vous-mêmes, sans vous en douter, vous accomplissez cette prophétie, en concourant à l'envoi de missionnaires chrétiens sur toutes les parties du monde.

Il y a bientôt deux mille ans qu'un centenaire écrivait d'une main tremblante, dans l'île de Pathmos : « Je vois un ange volant à travers le ciel et

portant l'Evangile éternel à toute nation, toute tribu, toute langue. » Quand cette prophétie était écrite par saint Jean, le Nouveau-Testament n'existait pas, ses feuilles étaient encore éparses à Rome, à Corinthe, en Galatie, à Ephèse. Eh bien ! ce livre annoncé avant son existence, ce livre vu d'avance comme éternel, ce livre prédit comme porté à toutes nations, toutes tribus, en toutes langues, est en effet, de nos jours, sous nos yeux, traduit en cent cinquante langues, porté sur les cinq parties du monde, distribué même aux peuplades sauvages. Aujourd'hui, l'ange de l'Apocalypse a pris une forme visible dans nos sociétés bibliques, et des millions d'évangiles portés sous l'étendue des cieux accomplissent à la lettre ce que l'apôtre avait prédit. Cela est-il vrai ? l'avez-vous vu ? La prédiction est-elle bien réelle ? Cette Bible qui la renferme, ne date-t-elle pas d'une haute antiquité ? et nos Sociétés bibliques ne sont-elles pas d'hier ? N'est-ce pas là des prédictions, des miracles ? Ne les touchez-vous pas ?

A l'ouïe de ces paroles, peut-être vous êtes-vous dit intérieurement, comme Agrippa : « Tu me persuades presque d'être chrétien. » Votre attention, votre silence étaient, pour votre prédicateur, l'indice que la persuasion pénétrait en vous. Lui, com-

me saint Paul, était joyeux, et pour vous gagner entièrement, peut-être alors s'est-il écrié : Plût à Dieu que vous fussiez, non à peu près, mais pleinement persuadé ! Plût à Dieu que vous pussiez savoir par expérience combien il est doux de croire et de se sentir sauvé ! Mon Dieu, achève ton œuvre ; arrache au monde ce cœur partagé ; fais-lui goûter la joie ineffable que donne ton Saint-Esprit !

Et quand le prédicateur est revenu à vous, qu'il avait laissé presque persuadé, il vous a retrouvé calme, froid, écoutant son discours comme on écoute une œuvre littéraire ! Comment se fait-il qu'au moment où son cœur s'élançait au-devant du vôtre, lorsqu'il ajoutait la prière au raisonnement, vous l'avez abandonné ? Voulez-vous le savoir ? Ah ! regardez, non comme Agrippa, à vos côtés, mais en vous-même, et vous y trouverez une Bérénice sensuelle, orgueilleuse ou avare, je ne sais, mais une Bérénice dont mieux que moi vous connaissez le nom ; une Bérénice qui se cache au fond de votre cœur, que vous caressez en secret, dont vous avez honte ; mais enfin, une Bérénice que vous ne voulez pas chasser : voilà ce qui vous arrête ; ce n'est pas la faiblesse de votre prédicateur, c'est la force de votre Bérénice ; pour nommer les choses par leur

nom, je dirai : vous avez eu peur d'être convaincu dans votre esprit, parce que vous avez pressenti qu'il faudrait vous convertir dans votre vie, et dès lors vous avez repoussé la foi pour retenir la passion. Comme Agrippa, vous vous êtes levé, et en sortant vous avez dit : Cet homme a bien ou mal parlé. Comme Agrippa discourant sur le droit romain, pour n'avoir pas à penser à son âme, vous avez mis le prédicateur en jugement, pour ne pas vous appliquer son argumentation. Oui, sachez-le bien, la lumière est venue; mais vos passions ont soufflé sur la lumière, parce qu'elles étaient mauvaises. N'accusez pas l'Evangile d'obscurité; accusez votre cœur d'obstination. N'accusez pas Pierre ou Paul, votre prédicateur, que d'avance vous êtes décidé à ne pas suivre; accusez Bérénice, votre séductrice, que vous n'êtes pas moins décidé à garder. — Si l'apôtre avait eu dans son Evangile un article pour approuver l'inceste et l'adultère, soyez certains qu'Agrippa se fût laissé convaincre; soyez certains que, si cet Evangile se montrait facile sur l'objet de vos prédilections, s'il excusait, en vous la poursuite de la fortune, en vous le culte du plaisir, en vous l'étalage de la vanité, soyez certains que l'Evangile vous aurait déjà tous persuadés, et qu'à cette heure vous

seriez convertis ; car, changés dans vos idées , vous n'auriez pas à changer de vie.

Maintenant, songez-y donc ! l'obstacle n'est pas dans la religion , l'obstacle est en vous. Vous serez perdus ou sauvés, non pas selon le caprice de Dieu, mais selon votre propre chair. Dieu a mis devant vous la vie et la mort, choisissez !

Mais, avant de vous lever, rappelez-vous ce que nous avons dit d'Agrippa quittant son siège : il y a dans la vie de tout homme un moment décisif, irrévocable, qui, comme la pierre du tombeau, scelle pour toujours notre avenir. Ce moment, pour quelques-uns de vous , c'est celui où vous êtes : vous allez prendre la résolution de rompre avec l'Evangile ou avec la passion. Et ne croyez pas qu'il vous soit possible de rester l'ami de tous deux : nul ne peut servir deux maîtres , Dieu et Satan ! Si vous dites : « J'y songerai demain , » c'est un mensonge. La vérité, c'est que vous désirez garder Bérénice. Si vous dites : Je suis presque persuadé, la foi complète me viendra plus tard, c'est un mensonge : votre véritable désir est de ne pas rompre le pacte avec le monde et le péché. Si vous me dites que non, je vous réponds que vous êtes dupes de vous-mêmes ; ce n'est pas moi, c'est vous que vous trompez.

Choisissez donc, mais ne partagez pas; car le partage est impossible, impossible pour la sainteté, impossible pour votre bonheur, et c'est au nom de ce dernier que je veux terminer.

Êtes-vous heureux? Bérénice contemplée, fêtée, caressée, vous donne-t-elle le bonheur? Si j'en excepte quelques courts instants de voluptés âcres accompagnées de dégoût, de regrets, de remords, votre vie ne s'écoule-t-elle pas dans un long désenchantement? Chacun de vos rêves d'or ne s'est-il pas changé en une réalité de chaume et de fumier? Quelque chose dans le monde des plaisirs vous a-t-il tenu ce qu'il avait promis? N'êtes-vous pas malheureux précisément par ce qui devait vous satisfaire? Votre nourriture sensuelle n'a-t-elle rien d'aimer? Votre vêtement d'orgueil ne vous gêne-t-il nulle part? Vos préoccupations ambitieuses n'accablent-elles jamais votre esprit? N'avez-vous pas trouvé soucis et larmes où vous espériez paix et joies? Eh bien! si jusqu'à ce jour Bérénice vous a trompé, comment pouvez-vous avoir encore confiance en elle pour l'avenir? Comme elle vous a toujours menti, elle vous mentira toujours. Ce n'est pas elle qui peut se convertir, c'est vous; le mal sera éternellement mal, et, par la volonté de Dieu, le mal restera tou-

jours incapable de donner le bonheur ! Croyez-vous que Dieu soit méchant, et croyez-vous que Dieu ne soit pas heureux ? Si donc Dieu n'a voulu , je dis plus , si Dieu n'a pu être heureux que par la sainteté , pensez-vous être plus puissant et parvenir à l'être autrement que lui ? La voie du bonheur s'élargirait-elle pour vous plus que pour le Créateur ? Non, non, il y a de ces nécessités absolues, imposées par le monde moral , et que doivent subir tous les êtres ; il faut se sanctifier pour être heureux , heureux du bonheur seul digne de ce nom , d'un bonheur humain , moral , d'un bonheur qui jaillit de l'âme et non des sens , et ce bonheur , vous ne l'obtiendrez que lorsque , désabusé de vos illusions , décidé à chasser la passion , vous irez demander au Sauveur des chrétiens le pardon de votre passé , des forces pour votre avenir , et que , haletant de fatigue , vous vous jetterez dans les bras de Jésus , pour lui dire : Seigneur, je péris, sauve-moi ; pardonne mes erreurs passées , apaise les flots de mes passions , tends-moi la main , et engloutis Bérénice dans l'abîme de l'oubli et de la mort !

PAUL CONTENT DE SON SORT.

Je ne dis pas cela par rapport à mon indigence ; car j'ai appris à être content de l'état où je me trouve. Je sais être dans la pauvreté ; je sais aussi être dans l'abondance ; partout et en toutes rencontres, j'ai appris à être rassasié, et à avoir faim ; à être dans l'abondance, et à être dans la disette. Je puis tout par Christ, qui me fortifie.
(Philippiens IV, 11 à 13.)

Un enfant, à peine descendu des genoux de sa mère pour monter sur les bancs d'une école, aspire à passer de l'école dans le monde pour y chercher le bonheur. L'espérance se présente, le prend par la main et, le plaçant en face du vaste océan de l'avenir, lui dit : vois-tu là-bas au delà de la première jeunesse, la douce liberté, les joyeux plaisirs, des compagnons nombreux conspirant tous à ta félicité ? Vois-tu là-bas, cet immense inconnu de jouissances, cette sève de vie, cette éternité terrestre, ces fruits et ces fleurs, ces chants et ces danses ? Prends patience et courage, tu seras heureux et content de ton sort. — L'enfant soupire, attend,

arrive et ne trouve sur les lieux désignés qu'une indépendance périlleuse, des plaisirs passagers, suivis de regrets, de dégoûts, plus d'une fois de remords. Il reconnaît qu'on l'a trompé et il cherche un autre conducteur.

Le même fantôme, sous la forme d'une autre espérance, revient vers le jeune homme, le tire de sa rêverie et du doigt lui montrant d'autres rivages lui dit encore : vois-tu là-bas, dans la vigueur de l'âge ce profond océan de science, ce vaste champ de gloire ? Entends d'avance l'écho de ton nom porté de monde en monde ; contemple sur ta poitrine les rayons de ta gloire, vois la foule empressée autour de ta demeure ; les hommes attentifs à tes ordres ; une sphère d'intérêts, d'influence se mouvant autour de ta personne ; on parle de toi ; tous les bras et toutes les familles s'ouvrent pour te recevoir ; que de joie, que de gloire, que de bonheur ! Patience et courage ; tu seras heureux et content de ton sort. — Le jeune homme s'élance, traverse les années, arrive à la terre promise et la trouve aride et désolée : les amis ne sont plus que des parasites intéressés, la science n'a ouvert avec peine ses premiers sanctuaires que pour en montrer d'autres encore mieux fermés. La gloire n'est plus la gloire ;

c'est une sotte vanité que le monde encense pour imposer le dévouement ; la gloire même la plus vraie lui suscite l'envie , la haine , la calomnie ; et quand il la ramasse librement sur sa route , hélas ! ce n'est plus à ses yeux qu'une coque desséchée , vide de son fruit , qu'il rejette avec douleur et mépris.

Homme fait, guéri de ses folles espérances, il se promet bien de ne plus se laisser séduire ; et dès le lendemain il tend l'oreille à la même voix devenue plus grave pour lui dire : vois-tu là-bas , cette famille affectueuse t'entourant de ses bras , te couvrant de caresses , soignant tes vieux jours et faisant ton juste orgueil dans le monde ? Vois-tu cette femme devenue un second toi-même ? que dis-je ? t'aimant mieux que toi-même , veillant sur ta santé , devançant tes désirs , ne vivant qu'en toi et pour toi ? Vois-tu cette couronne d'enfants soumis , respectueux , rajeunissant ta blanche vieillesse ? courage et patience ; sors de ta solitude , cherche une compagne , tu seras heureux et content de ton sort. — Hélas ! il se laisse persuader , prend une femme , élève ses enfants ; s'use pour leur avenir , et à l'heure où devait s'accomplir tant de promesses , son amie quitte ce monde , ces enfants , comme lui jadis , soupirent après l'indépendance ; comme lui jadis ,

cherchent le plaisir et fuient leur père ! il tremble chaque jour à la pensée qu'ils vont peut-être tomber dans la misère, ou dans le vice. Des craintes incessantes, des soucis rongeurs, des espérances déçues s'amoncellent, lui barrent le passage ; il s'y heurte, se réveille et reconnaît enfin qu'il s'est encore trompé !

Vois-tu là-bas le bonheur dans la fortune couvrant ta table, ornant ta demeure, multipliant tes serviteurs ? vois-tu là-bas, le bonheur dans de lointains voyages déroulant à tes yeux les monuments de tous les siècles, les mœurs de tous les peuples, les merveilles de l'univers ? vois-tu là-bas le bonheur dans ces monceaux d'or, ces vastes champs, mettant ta vieillesse à l'abri du besoin, et t'assurant un doux repos ? Courage et patience ! — Hélas ! la fortune s'amasse, les voyages se multiplient, la table se charge, la demeure se décore, les serviteurs se multiplient et le bonheur ne vient pas ! Nourri avec recherche, somptueusement vêtu, servi, porté, vivant sans travail et sans besoins, il n'est pas encore content de son sort. Demandez-lui ce qu'il veut, peut-être il ne saura le dire. Il sait bien ce qui le gêne, mais ce qui lui manque il ne le sait pas ; tout ce qu'il peut vous apprendre c'est qu'il n'est pas content de son sort.

Chers auditeurs, quel est cet enfant, cet adolescent, cet homme mûr, ce vieillard ? Hélas ! chacun ici selon son âge a pu dire : cet enfant, c'est moi ; cet adolescent c'est moi ; cet homme mûr, c'est moi ; c'est moi-même qui suis ce vieillard. Que chacun réponde pour l'âge où il est parvenu et non pour l'âge suivant, qu'il se demande non s'il sera heureux dans un an, un mois, demain, mais s'il l'est maintenant. Aujourd'hui êtes-vous content de votre sort ? ne vous plaignez-vous de rien, n'aspirez-vous à rien de plus ? consentiriez-vous à cristalliser votre vie telle qu'elle est dans ce moment, à garder toujours l'inquiétude qui vous ronge à cette heure, à ne pas pousser plus loin ce projet, cette affaire ? Non ; pour être heureux, il vous faut, encore cette union ou cette séparation, cette œuvre ou ce repos ; mais en tous cas vous n'êtes pas content de votre sort présent ; vous passez vos jours à souhaiter d'en être délivré.

Comprenez-moi bien : je ne dis pas que vous ayez tort de gémir, je n'affirme pas que vous soyez heureux quand vous-même me dites le contraire. Je dis seulement que pour une raison ou pour une autre vous n'êtes pas content de votre sort.

Quand le serez-vous ? — Plus tard, pensez-vous ;

et moi abondant dans votre sens je dis : jamais ! non jamais et vous allez me servir de démonstration les uns pour les autres. Ce n'est pas moi, c'est vous qui vous entrerépondez. Le jeune homme dit à l'enfant : ton espérance est vaine ; on n'est pas plus heureux à vingt ans qu'à dix ; l'homme fait dit à l'adolescent vous êtes dans l'erreur, on est pas plus satisfait à quarante qu'à vingt ; et ainsi des autres ; tous pour preuve donnent leur expérience, tous ont raison ; et, chose étrange ! personne ne persuade personne ; tous, en regardant où ils sont, disent : « le bonheur n'est pas ici, il est plus haut ; » et bien que l'homme placé au-dessus réponde : « non ; j'y suis, je le cherche et ne le trouve pas ; » n'importe, de l'échelon inférieur le premier dit encore : « tu te trompes ; quand je serai où tu es, je chercherai mieux et je le trouverai. » — Pauvre humanité ! depuis six mille ans les générations successives se répètent le même avertissement et pas une ne veut se laisser convaincre. Il me semble voir au sein des montagnes des chasseurs échelonnés sur des crêtes escarpées se renvoyant cette éternelle interrogation : as-tu découvert sa retraite ? — Non, répond le plus rapproché de la plaine ; ni moi, ajoute un autre sur sa tête ; ni moi répètent ses compagnons jusqu'au

dernier pic perdu dans la nue. Et cependant pas un ne veut croire à ce non ! tous aspirent à monter encore ; à chaque pas de l'ascension, chacun est témoin d'une chute et d'un désespoir ; ce qui ne l'empêche pas de monter encore et d'espérer jusqu'au milieu des glaces où il trouve la mort !

Essayerai-je de vous persuader, moi, pauvre prédicateur, ce dont le monde entier n'a pas pu vous convaincre ? Non, je le sais : pour les plus jeunes je serais un radoteur ; pour les plus vieux un ignorant ; j'aime mieux me taire et laisser au temps le soin d'accomplir ce que personne jusqu'ici n'a pu faire... Mais que dis-je ! faut-il me taire parce que vous repousserez ma parole ? Non ! dussé-je parler à des sourds, je dois parler, je parlerai et je vous dis : êtes-vous content de votre sort ? aucun de vous n'aspire-t-il pas à changer de place ? et depuis que vous en changez, êtes-vous plus satisfait ? Le sort de tel homme ne vous fait-il pas encore envie ? Ne vous semble-t-il pas qu'à son âge, avec sa fortune, sa santé, ses ressources, vous tireriez meilleur parti de la vie que lui-même ? Comment se fait-il donc que lui se plaigne aussi ? Comment se fait-il que tous ceux que vous ambitionnez de remplacer aspirent aussi à remplacer tel autre qui soupire encore ?

Etes-vous donc plus habile que tout le genre humain ? Votre sagesse, votre génie, parviendront-ils donc à trouver dans la matière un bonheur que tant de mains puissantes n'ont pas pu en extraire ! Ah ! par pitié pour vous-même ayez un peu moins de présomption ; dites-vous qu'eux aussi voulaient être contents de leur sort et qu'ils n'y ont pas réussi ; dites-vous que votre propre expérience dans le passé témoigne contre vos illusions pour l'avenir et qu'à moins d'être différent de tout le monde, vous ne serez jamais satisfait ; disons mieux, vous ne pouvez pas l'être. Vous allez en juger.

On dit à un homme qu'un trésor est caché dans un champ ; il s'arme de pelle et de pioche, fouille partout et ne trouve rien. Qu'en conclure ? qu'il n'y a rien. Tel est votre cas, creusant le monde pour y puiser le bonheur. Sondez partout, sondez profondément, vous ne l'y trouverez jamais ; par la raison bien simple qu'il n'y est pas. Vous en tirerez du pain, sans doute. Mais l'homme vit-il seulement de pain ? Vous en obtiendrez des vêtements, sans doute ; mais l'homme n'a-t-il que son corps à réchauffer ? Si bon vous semble, mettez sur ce champ un troupeau ; il y trouvera tout ce qu'il ambitionne, nourriture et repos ; mais êtes-vous donc semblables

à ce troupeau ? n'avez-vous besoin de rien de plus ? n'avez-vous pas un cœur soupirant après des affections, une conscience après la sainteté, une âme après votre créateur ? N'avez-vous pas reconnu qu'après vous être courbés vers cette terre, pour brouter ses biens, et savourer ses plaisirs, vous n'étiez pas apaisés et que vous sentiez encore une faim et une soif inextinguibles au sein de toutes ces satisfactions ? Tantaies d'un nouveau genre, vous avez atteint aux fruits suspendus sur vos têtes, vous avez plongé vos lèvres dans l'onde passant à vos pieds ; vous avez bu et mangé, mais vous n'en avez été ni rassasiés, ni désaltérés ; par la raison que la matière ne nourrit que la matière et qu'il fallait quelque chose de plus grand, de plus noble, de plus éthéré pour nourrir vos âmes. Et lors même que vous mangeriez à la table des rois, quand vous seriez vêtus de soie, et non de bure, vous n'en seriez pas plus heureux, car ce que reçoit le corps ne nourrit pas l'esprit. Il vous faut un aliment qui pénétre dans l'âme et qui réchauffe le cœur ; le regard affectueux qu'on m'accorde me donne plus de joie que la pièce d'or qu'on me jette. Sans doute je ne dédaigne pas la matière ; je sais qu'elle m'est utile, mais utile comme le vase qui porte la liqueur ; c'est

la liqueur contenue que je bois et qui me fortifie ; et l'erreur c'est de s'attacher au vase, à sa grandeur à sa forme, à sa richesse, et de le porter vide à ses lèvres altérées. Là, vous briserez peut-être la coupe avec rage ; mais votre soif n'en sera pas mieux apaisée.

Oui, voilà pourquoi vous ne serez jamais heureux par les biens terrestres : c'est que vous êtes faits pour mieux, et vous ravalez votre nature en vous courbant comme la brute, qui vit et meurt tout entière ici-bas.

Toutefois, je le reconnais, vous êtes enclins à ces goûts terrestres, et il semble dès lors qu'ils soient votre véritable lot. Mais pensez-vous donc que Dieu vous ait créés pour des biens qu'il sait être impuissants à vous rendre heureux ? Vous a-t-il donné des désirs infinis pour y répondre par des mécomptes irritants ? Met-il son plaisir à vous voir courir, hâlants, après un mirage aussi brillant que trompeur ? Cette vie est-elle donc un piège, un mensonge, une ironie du Dieu tout bon et tout puissant ? — Non ; mais il y a dans vos goûts et vos penchants une trace évidente de la discordance que la créature a jetée dans l'œuvre du Créateur. C'est nous qui avons introduit le mal dans le monde ; n'accusons pas Dieu

des tentations qui naissent de notre propre convoitise. Ce n'était pas lui qui, tout à l'heure, sous le nom d'espérance, prétendait conduire l'homme au bonheur ; mais c'était le Menteur qui jadis, transportant Jésus du faite du temple au sommet de la montagne, lui disait : Vois-tu là-bas « les royaumes du monde et leur gloire ? Je te donnerai toutes ces choses si, te prosternant, tu m'adores. » — Oui, c'est Satan, c'est le Menteur qui vous affirme que là-bas, dans ces royaumes du monde et leur gloire, est placé le bonheur. Ne soyez donc pas surpris si toujours vos espérances sont trompées ; et le plus grand malheur qui pût vous arriver serait d'en être un jour satisfaits.

Non, Dieu ne le veut pas : il veut que vous soyez misérables aussi longtemps que vous resterez loin de Lui ; c'est à vous de comprendre sa leçon.

Oh ! je sais bien que vous ne voulez pas me croire, et que vous restez encore sous le charme de l'illusion ; vous vous dites qu'un jour vous parviendrez au contentement par telle voie que vous n'avez pas encore tentée : une arrivée, un départ, une fortune, un succès, que sais-je encore ? Mais non, c'est impossible ; en voici la raison : vous cherchez le bonheur hors de vous, tandis que, dit Jésus, « le

royaume des cieux est au dedans de vous. » Vous attendez quelque événement extraordinaire dont vous ne vous rendez pas bien compte, et qui doit vous donner le contentement. Non, dit Jésus encore, « le royaume des cieux ne vient point avec éelat. » En effet, si Dieu avait mis le contentement dans les objets extérieurs, Dieu serait injuste, car leur possession n'est pas la conséquence de notre moralité ; Dieu serait cruel, car il n'est pas toujours possible de se procurer ces biens ; Dieu serait méchant, car plus l'homme se dévouerait, plus il serait malheureux, et le bonheur serait alors en raison inverse de la sainteté. Non, la vraie satisfaction de notre être n'est pas dans les biens extérieurs ; car alors Dieu nous inviterait, par notre nature même, à satisfaire toutes les convoitises qui font la guerre à l'âme et à la société, lui qui veut que nous soyons heureux. Le bonheur a son siège en nous ; il doit être à une égale distance de tous les hommes, ou plutôt sous la main de tous également ; il doit être indépendant des circonstances, indépendant des autres créatures, sans cela Dieu ne serait ni habile, ni bon. Vous avez beau faire, de plus pauvres sont plus heureux que vous ; de plus petits sont plus heureux que vous. Dépouillez-les, moquez-vous

d'eux, n'importe ; Dieu le veut, ils seront encore plus heureux que vous. J'en appelle aux riches, aux savants, à ceux-mêmes à qui mes paroles font pitié, et je leur dis : Malgré votre prospérité, ce pauvre se chauffant au soleil, libre de tout souci, exempt d'inquiétude, jouissant d'une santé parfaite, échappant à la haine par sa nullité même, ce pauvre ne vous a-t-il jamais fait envie, et n'auriez-vous pas acheté son calme, son contentement au prix de la moitié de votre fortune ? Vous, philosophe, qui avez tant lu, tant appris, tant médité, je vous le demande : lorsque, la tête fatiguée de vos études, vous étiez plus tourmenté par le doute qu'éclairé par la science ; lorsque contraint de reconnaître que tous vos efforts n'avaient pu soulever un coin du voile qui cache votre éternel avenir, n'avez-vous pas porté envie à cette servante ignorante, mais pleine de foi ; ignorée, mais connaissant Dieu ; ne doutant de rien, pas même de son salut ? Dites, n'auriez-vous pas brûlé tous vos livres, vidé votre tête, pour obtenir sa foi puissante et joyeuse ? O mon Dieu, mon Dieu, que tu es sage, que tu es bon, d'avoir révélé aux petits et aux simples ces choses que tu caches à ceux qui se croient intelligents !

Faut-il donc renoncer au bonheur ici-bas ? personne ne peut-il être content de son sort ? Au contraire, tout le monde peut l'être, précisément parce que ce contentement n'est pas dans ce sort lui-même, mais dans les dispositions morales qui le font accepter, et il me reste à vous parler maintenant d'un homme qui a dit : « J'ai appris à être content de mon sort. »

« J'ai appris, nous dit Paul, à être content de l'état où je me trouve ; » or pour commencer par l'état où se trouvait l'apôtre traçant cette lettre, savez-vous quel il était ? c'était l'état d'un prisonnier chargé de fers, abandonné de ses amis, privé même des secours que ses chers Philippiens n'avaient pu lui faire parvenir. Ainsi prisonnier de Néron, abandonné de ses compagnons d'œuvre, méprisé par les païens, repoussé par les Juifs, voilà l'état dans lequel Paul rendait grâces ! Remontez ou descendez dans sa vie et voyez laquelle de ses positions successives vous auriez volontiers acceptée. L'état de Paul à Damas, aveugle, persécuté, échappant avec peine à la mort, vous eût-il réjoui ? et cependant Paul s'en déclare satisfait. L'état de Paul à Corinthe travaillant la nuit pour aller le jour évangéliser de maison en maison, de synagogues en synagogues, en face de Juifs con-

tredisants et de païens moqueurs, est-il pour vous plus attrayant? Paul à Ephèse, poursuivi dans une émeute, livré aux bêtes féroces, vous fait-il envie? Paul persécuté à Jérusalem, jeté dans un cachot à Césarée, ballotté par la tempête, battu de verges, lapidé et finalement réservé au martyre, Paul vous semble-t-il alors mieux partagé que vous? Et cependant jusqu'à la dernière heure il se dit heureux et s'écrie : « Je vais recevoir la couronne de gloire qui m'est réservée. » Voilà Paul toujours content de l'état où il se trouve; toujours prêt à rester ici-bas comme à partir, toujours plein d'affection, de dévouement, de confiance, toujours content de son sort.

N'est-il pas vrai que vous soupirez après un tel bonheur? et que vous payeriez bien cher le secret qui vous en mettrait en possession? Ecoutez donc l'Apôtre; il va vous le révéler : « Je puis tout, dit-il, je puis tout par Christ qui me fortifie. » Comment Paul trouve-t-il le contentement jusque dans la misère, sous l'humiliation, au milieu des souffrances et des persécutions? C'est que quel que soit son sort il est dans la volonté de Dieu et que cette bonne volonté fait tout concourir à son bien. Et d'ailleurs quel que puisse être ce sort misérable, Paul ne sait-

il pas aussi qu'il va bientôt finir ? sa foi vivante ne met-elle pas sous ses yeux le séjour où la paix et les joies ne finiront jamais ? Sans doute, car il dit lui-même : « j'estime que les souffrances du temps présent ne sont point comparables à la gloire à venir. » Ce qui lui rend ses souffrances non seulement supportables mais douces, c'est que par elles il se rend utile à ses frères, utile en leur apprenant à les supporter par son exemple, utile en leur enseignant la patience ; utile en leur montrant les fruits de sa foi et les convainquant mieux de sa charité. « Je suis pressé des deux côtés, dit-il dans cette même épître, de partir pour être avec Christ, ce qui m'est bien meilleur, et de rester avec vous pour votre joie et votre avancement. »

Je m'attends ici à une objection. Vous me direz : cependant nous avons la foi de Saint-Paul ; nous avons accepté Christ pour Sauveur ; nous lisons sa parole ; nous prions son père, et toutefois nous sommes loin d'être toujours contents de notre sort.

Il y a là du vrai ; mais permettez-moi de descendre un peu plus avant dans l'examen de votre foi.

Nous avons vu que les hommes du monde ne pouvaient pas trouver le contentement parcequ'ils le cherchaient dans les objets terrestres ; ne seriez-

vous pas, sans vous en douter, dans le même cas ? Comprenez-moi bien : Je ne dis pas que vous attendiez votre bonheur des vanités de ce monde ; mais je demande si de la religion elle-même vous n'avez pas fait un objet mondain ? et si dès lors vous ne lui avez pas enlevé sa divine influence ? Je demande si vous n'avez pas transformé une question de salut en une question d'église ? une question de Dieu en une question d'hommes ? une affaire d'action en une affaire de dispute ? Je vous demande si, nouveau Prométhée vous n'avez pas voulu emprunter le feu céleste pour en réchauffer votre coin de terre ? A vous, je demande si vous n'avez pas embrassé cette foi chrétienne poussé non pas tant par la conviction de votre péché que par la crainte de la mort ? N'auriez-vous pas fait de l'Évangile un moyen de vivre calme ? N'auriez-vous pas demandé à la foi d'embellir votre vie passagère, sans vous préoccuper beaucoup de l'éternité ? Oh ! nature mystérieuse d'un être qui consent à se duper lui-même ! qui volontairement se nourrit d'illusions et ferme les yeux pour se persuader ce que, les yeux ouverts, il ne croirait pas !

Je vous demande à vous si vous n'avez pas accepté l'Évangile sous bénéfice d'inventaire, retenant les

privilèges, laissant aux autres les devoirs? je vous demande si votre charité est au niveau de vos croyances, si votre humilité de langage se traduit en faits dans votre vie, si après avoir admiré Christ vous l'imitiez?

Enfin, je vous demande à vous tellement préoccupé de moralité et de religion pour vos concitoyens, si vous avez accepté cette moralité et cette religion pour vous-même? Je vous demande si vous avez admis la religion autrement que comme une nécessité sociale, un ressort politique, une chaîne pour les hommes dangereux? je vous demande si vous accordez aux autres beaucoup plus que des vœux et des conseils? je vous demande de sonder le fond de votre âme pour voir s'il est bien vrai que vous ayez une foi sérieuse et chrétienne?

Et si vous qui parlez en même temps de votre foi et de votre mécontentement, vous êtes obligés de reconnaître que j'ai mis successivement le doigt sur vos plaies, ne soyez donc pas surpris si votre foi ne fait pas votre bonheur; car ce n'est pas la foi demandée par l'Évangile, c'est une foi altérée; non de l'or, mais du plomb. Ce n'est pas la foi de Paul. Paul était conséquent jusqu'au bout; il aspirait au ciel au lieu de croupir sur la terre; il

prenait au sérieux l'éternité, bien loin de s'arranger d'une vie de quatre jours ; l'Évangile était pour lui une grâce divine, et non un code humain. Il en acceptait les promesses et les devoirs ; il n'était pas chrétien éclectique , chrétien de salon ; mais chrétien en toutes choses , courant le monde , dépensant sa vie ; pour tout dire chrétien conséquent et voilà ce que nous ne sommes pas , avec nos misères profondes , nos paroles abondantes , nos cultes multipliés , nos dissertations à perte de vue qui nous donnent des vertiges et ne nous laissent plus la sagesse des humbles pour nous conduire simplement. Sybarites de religiosité , voluptueux de théologie nous dépensons notre vie en émotions et il ne nous reste plus ni cœur ni activité pour veiller sur notre langue , conduire nos pas vers les nécessaires , confesser notre foi devant le monde , nous qui la défendons si vivement devant nos frères !

Mais peut-être y a-t-il ici quelques personnes heureuses d'entendre ces avertissements qu'elles appliquent à d'autres ? Dans ce cas , que ces personnes sachent qu'il y a en elles bien moins de religion qu'en ceux que je viens de désigner , car quiconque peut se réjouir des torts d'autrui est un méchant ; il croit peut-être , mais comme croient

les démons et comme eux, il doit trembler ! non, vous non plus, vous n'êtes pas content de votre sort ; et votre joie passagère, à l'ouïe du blâme tombant sur vos frères, comme votre tristesse habituelle sur vous-même, montre assez que vous ne connaissez pas Jésus-Christ.

Mais laissons là toutes ces catégories. Tous pécheurs, tous mécontents, non pas de notre sort, mais de nous-mêmes, source véritable de notre mécontentement, allons nous jeter confus et repentants dans les bras de Celui qui nous rendra la force, la joie, le bonheur. Élevons nos regards vers des choses meilleures ; cherchons la paix et la joie dans le pardon de Christ qui pacifie la conscience, dans l'amour des chrétiens qui réjouit le cœur sans le fatiguer, dans les dons du Saint-Esprit qui seuls satisfont la soif de l'âme, enfin dans cette précieuse assurance que là, à deux pas, derrière la planche de la tombe, une vie, un ciel, un Dieu nous attendent et que demain peut-être le plus misérable d'entre nous goûtera aux siècles des siècles des rassasiements de joie à la droite du Seigneur.

SÉCURITÉ.

(Lisez : Romains VIII.)

Je cherche un mot qui puisse exprimer le désir le plus habituel de notre cœur, et je n'en trouve pas de mieux choisi que celui de *sécurité*. Sans doute nous avons soif de paix, de science, de vie, d'affection ; mais au sein même de toutes ces joies nous éprouvons la crainte qu'elles ne nous soient ravies, et nous cherchons les moyens de les savourer avec quiétude. L'appréhension de le perdre empoisonne le plus parfait bonheur, et l'on pourrait dire que plus notre prospérité est grande, plus nos terreurs sont vives. Oh ! de grâce, donnez-moi la sécurité ! dans la médiocrité, s'il le faut ; dans l'obscurité, s'il est nécessaire ; mais au moins la sécurité !

Comme cette parole tombe à propos de nos jours, où tout semble chanceler, trônes et chaumières, et où personne n'ose se promettre de recueillir l'année prochaine la semence qu'il jettera demain ! Et même

en temps ordinaire, comme cette parole s'applique bien à tous les hommes ! Si l'adolescent ne soupire pas lui-même après cette sécurité, c'est que, par la présomption qui naît de l'inexpérience, il croit déjà la posséder. Mais prenez l'homme qui a vécu, et voyez s'il se contente d'être riche, bien portant, honoré ? Non, il s'inquiète de l'avenir ; et s'il souhaite de plus grands biens, ne croyez pas que ce soit pour en absorber davantage : il multiplie ses ressources sans songer à multiplier ses jouissances ; son premier désir, en acquérant encore, c'est d'obtenir dès à présent de la sécurité ! Vous appelez fou l'homme qui, riche d'un million, se fatigue pour doubler sa fortune ; dans un sens, vous avez raison ; mais sa folie n'est pas celle que vous croyez : il ne compte pas être deux fois plus heureux avec deux fois plus de richesse ; mais il espère se donner plus de tranquillité d'esprit.

Ce qui est vrai des biens de la terre, l'est ici des biens du ciel ; les croyants de toutes les religions, les incrédules eux-mêmes soupirent après la sécurité. Pourquoi le criminel fait-il effort pour se persuader qu'il n'a ni avenir ni jugement à craindre ? parce qu'il veut rester dans ses désordres avec sécurité. Pourquoi l'homme du monde abaisse-t-il le

niveau de la loi morale et se dit-il que Dieu est trop bon pour le punir ? parce qu'il veut rester mondain avec sécurité. Et prenez même ce qu'on appelle l'homme vertueux, l'artisan de bonnes œuvres ; croyez-vous qu'il s'évertue à faire le bien, uniquement pour s'assurer le ciel dans l'avenir ? Non, c'est aussi pour acquérir la sécurité dans le présent ; c'est pour calmer ses terreurs, satisfaire sa conscience ; c'est enfin pour, délivré des exigences du devoir, vivre dans la sécurité. Il est si vrai que cet homme ne pratique pas le bien pour l'amour du bien lui-même que toujours et partout il s'est efforcé d'en alléger le fardeau : d'abord en substituant aux œuvres morales, les bonnes œuvres ; aux bonnes œuvres, les œuvres pénibles ; et finalement en se déchargeant sur des prêtres du soin d'accomplir celles-ci pour son compte ! Tant il est vrai que cet homme poursuivait, non la satisfaction de faire le bien, mais la sécurité que donne le bien déjà fait.

Cette sécurité si douce et tant souhaitée qui l'atteint ? Hélas ! personne. Le jeune homme se détrompe bientôt par l'expérience. Il voit avec étonnement, mais enfin il est bien contraint de voir que tout ne réussit pas comme il y avait compté ; que lui aussi peut être malade, lui aussi repoussé, lui aussi

méconnu ou reconnu ! Et celui qui amasse de l'or n'est-il pas l'exemple le plus frappant de cette impuissance de l'homme pour arriver à la sécurité ? Se croit-il plus assuré avec deux millions qu'avec un ? Non, il tremble plus fort et voilà tout. Doublez encore sa fortune, vous doublerez ses craintes. Vanité du calcul humain ! cette fortune augmentée pour diminuer les chances d'en manquer jamais, en accroissant en proportion les chances de la perdre, se trouve avoir donné pour bénéfice net plus d'inquiétudes et de soucis ! Tout l'or du monde ne peut pas diriger les événements du monde, d'un seul royaume, d'une ville, d'une maison et par conséquent, tout l'or du monde ne saurait lui donner cette précieuse sécurité.

Encore ici ce qui est vrai pour les biens de la terre est vrai pour les biens du ciel. En vain l'incrédulité s'efforce de se rassurer contre la probabilité d'un jugement ; la conscience lui fait sentir ses aiguillons et parle d'un avenir. En vain le croyant de toutes les religions, accomplit pénitences, macérations, sacrifices ; la vérité morale plus forte que la vérité de convention lui crie que tout cela ne peut combler l'abîme, et ses mérites le laissent encore inquiet. Aussi voyez comme les plus sincères et les plus forts

vont multipliant leurs œuvres de tous genres : c'est un corps qui s'use, une imagination qui s'exalte sans jamais trouver la sécurité ! Tel a commencé par jeûner, en est venu à se flageller et a fini par ruiner sa santé sans trouver dans des œuvres, même morales, ni la joie ni la paix. Celui-ci a donné aux pauvres son or, c'est bien ; ensuite son temps, c'est bien encore ; et cependant tous ces sacrifices ne lui ont pas donné la tranquillité d'âme. Regardez en face ces êtres dévorés d'un zèle factice, et vous les verrez tristes comme les images de leurs saints ; il semble que la piété soit pour eux un supplice. Eux non plus n'ont pas trouvé la sécurité.

Cette sécurité si vainement cherchée n'existe-t-elle donc nulle part ? Cette aspiration si générale et si vive de notre nature ne suppose-t-elle pas que le Créateur lui ait préparé une satisfaction ? Dieu aurait-il mis un besoin si puissant dans notre cœur pour tourmenter notre existence ? Non, impossible ! Dieu me l'a promise, par cela seul qu'il me pousse à la recherche de la félicité. Sans doute la sécurité n'est pas le bonheur, pas plus que l'air n'est la respiration ; mais de même que je ne puis respirer que dans l'air, je ne puis être heureux que plongé dans la sécurité. Jugez-en vous-mêmes.

Notre tout se compose du présent et de l'avenir, du présent ne durant que la seconde qui passe, et de l'avenir s'étendant à la vie entière. Or, qu'est-ce que le présent, comparé à la vie entière? Et, par conséquent, qu'est-ce que le bonheur dans le présent, quand il peut échapper dans un avenir qui va commencer? Qu'est-ce qu'un bonheur qui dure aujourd'hui et qui peut finir demain? C'est, dans un festin, l'épée de Damoclès! c'est une fête sur un volcan! c'est un repas abondant dont un mets ignoré se trouve empoisonné! Le bonheur sans sécurité pour l'avenir, c'est-à-dire pour l'instant qui va suivre, ce n'est pas le bonheur : c'est la crainte, l'inquiétude, la souffrance; et, en vérité, autant vaudrait être privé d'un bonheur qui nous apporte plus d'appréhensions que de jouissances!

La sécurité est encore la condition indispensable pour atteindre la sanctification. Pour celui qui tremble, il n'y a pas de bonnes œuvres possibles; la crainte bannit l'amour, source de tout bien. Si vous craignez, vous pourrez bien donner votre vie et vos biens, mais vous ne pourrez jamais donner votre cœur, jamais donner votre amour; or, sans amour point de sanctification. Comment aimer le Dieu qui peut vous recevoir dans son ciel, et qui peut-être

Vous précipitera dans les ténèbres? Comment aimer le bien qui peut vous sauver, mais qui, peut-être insuffisant, vous laissera tomber sous la condamnation? Et tandis que votre vie s'écoule dans la crainte servile, comment la passer dans une sainte activité? Non, impossible! Toujours anxieux, vous n'aurez de forces à dépenser que pour nourrir vos anxiétés; vous pourrez faire des œuvres de peur, mais non d'amour. L'esclave marche sous le fouet; mais, certes, il n'aime pas celui qui le fait marcher.

Ce qu'il nous faudrait donc en religion pour être heureux et pour être saints, c'est la sécurité. Il faudrait que notre salut nous fût donné, non pas dans un avenir plus ou moins rapproché, mais dès à présent. Ce ne serait pas assez : il faudrait que ce salut nous fût accordé, non pas en partie, mais complètement. Il faudrait plus : il faudrait que ce salut nous fût acquis, non par une simple créature, mais par Dieu lui-même. Serait-ce enfin assez? Non; car quelque'admirable que soit ce salut, si je n'en suis informé que par des hommes faillibles et menteurs, comment puis-je y compter avec sécurité? Au contraire, plus cette promesse serait magnifique, plus aussi l'ambassadeur qui me l'annonce devrait être grand, et je sens que pour me faire croire à l'offre

d'un salut présent, complet, divin, il ne me faudrait rien moins que le témoignage d'un messager infaillible descendu pour moi du haut des cieux!

Mais, qu'ai-je exposé jusqu'ici? Est-ce le roman de mes souhaits? est-ce le rêve de mon imagination? Non. Chose admirable! en cherchant la réponse à nos besoins, j'ai rencontré l'Évangile! et ce salut présent, complet, divin, attesté par l'Esprit-Saint, n'est autre que le salut offert par Jésus-Christ.

Voulez-vous savoir d'abord si ce salut est accompli dès à présent? Ecoutez mon texte : « Maintenant, il n'y a plus aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. » Vous l'entendez, il est dit *maintenant*, et non pas *demain* : « maintenant, il n'y a plus de condamnation. » C'est donc bien un salut présent. Ecoutez encore cette déclaration : « Ceux qui sont appelés selon son décret arrêté. » Ainsi, ce salut a été décrété jadis par Dieu ; n'est-il donc pas garanti dès à présent? Enfin, remarquez que ce salut repose, non sur un fait à venir, mais sur un fait passé : la mort de Jésus-Christ. Il ne s'accomplira pas, il est accompli depuis longtemps ; c'est donc bien avant aujourd'hui un salut dès à présent.

Voulez-vous savoir si ce salut est complet? Ecou-

tez : « Ceux qu'il a prédestinés, il les a appelés ; ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. » Ainsi, vous le voyez, Dieu a commencé l'œuvre du salut des futurs croyants avant leur naissance ; il la poursuit pendant toute leur vie, et la termine en les introduisant dans sa gloire. Il commence, continue et achève. Peut-il faire plus, pour assurer votre salut, que de vous prendre dans le néant et de vous conduire pas à pas jusqu'à l'éternité ?

Enfin, voulez-vous savoir si ce salut est divin, c'est-à-dire s'il repose à plein sur l'œuvre de Dieu ? Ecoutez toujours : « Qui accusera les élus de Dieu ? Serait-ce Dieu ? Mais c'est lui qui justifie ! Qui condamnera ? Serait-ce Christ ? Mais c'est lui qui est mort, ressuscité et assis à la droite de Dieu, priant pour nous ! » Ainsi, nous reposons à la fois sur les bras de Dieu et de Jésus-Christ ; eux seuls sont les artisans de notre salut. Ce salut, accompli par le Père et par le Fils, par Dieu lui-même, n'est-il pas divin ?

Qui craindriez-vous donc encore ? Je vous comprends : celui que vous craignez, c'est vous-même, c'est la tentation, « l'angoisse, la persécution, la misère, le péril, » enfin, tout ce qui peut vous attirer

dans le péché. Vous vous demandez si vous ne compromettrez pas le salut que Dieu a voulu vous donner. Je conçois et j'approuve cette défiance de vous-même. Mais remarquez qu'au milieu de tous ces périls vous n'êtes pas abandonné à vos propres forces. Malgré votre faiblesse, vous serez vainqueur, non par vous-même, mais, dit mon texte, par Celui qui vous a aimé. Humiliez-vous sans doute, mais en même temps rendez grâces; car Dieu veille sur vous et combattrà pour vous; il ne vous éprouvera pas au delà de vos forces, et vous verrez que, selon mon texte encore : « toutes choses contribuent au bien de ceux qui l'aiment! » toute chose, oui, même la tentation, même l'épreuve, même le regret qui suit le péché; par ces choses mêmes, Dieu nous fortifie, et « par lui nous sommes rendus plus que vainqueurs. »

Enfin, voulez-vous savoir si le salut tel que je viens de le dépeindre est bien une réalité par le témoignage même d'un esprit supérieur au vôtre, par le témoignage du Saint-Esprit? Voici la réponse de l'apôtre : « Ce même Esprit rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. » Si donc l'Esprit de Dieu lui-même vous parle et vous dit : Tu es enfant de Dieu, que pouvez-vous crain-

dre encore? Ce témoignage ne vaut-il pas plus que celui de l'univers entier?

Sans doute; mais ce n'est pas là pour vous la véritable objection. Il me tardait d'y arriver pour répondre à votre pensée. Oui, dites-vous intérieurement, un tel salut présent, complet, divin, serait magnifique. Nous croyons même qu'il est offert dans la Bible; mais comment savoir si c'est bien là une réalité, une vérité vraie? Et si vous nous dites que c'est par le témoignage de l'Esprit divin dans notre cœur, nous vous demandons comment pouvons-nous obtenir nous-mêmes ce Saint-Esprit? — Je vous réponds : C'est en le demandant. — Mais comment le demander, si nous n'y croyons pas? — Voilà le cœur de la difficulté; je désire m'y attacher.

Je pourrais vous dire : Pour croire à l'existence du Saint-Esprit, ne vous attendez pas à ce qu'il soit mis sous vos yeux, dans votre main. Non; pas plus que votre propre esprit, que vous n'avez jamais ni vu ni touché, et à l'existence duquel cependant vous croyez.

Je pourrais vous dire encore : Pour croire au Saint-Esprit, regardez à ses œuvres : la vie sainte de Jésus-Christ, des Apôtres, des vrais chrétiens de

tous les siècles ; mais je sais que vous pourriez encore ne voir dans toutes ces vies que des produits de l'esprit humain.

Aussi, pour vous convaincre que l'Esprit-Saint existe et se donne, j'aime mieux vous dire : Sentez le besoin que vous en avez. En effet, si vous ne pensez pas en avoir besoin, comment le demanderiez-vous ? Croiriez-vous seulement à l'existence d'une chose inutile ? Mais si, au contraire, vous en sentez le besoin, comment n'y croiriez-vous pas ? N'avons-nous pas déjà reconnu qu'une aspiration bien constatée de notre cœur est un indice que sa satisfaction existe quelque part ? Pensez-vous qu'Adam, après s'être endormi tristement sur la pensée qu'il n'y avait pas dans la création un seul être qui lui fût semblable, quand il se réveilla et vit Eve pour la première fois, ait hésité à la croire la réponse aux souhaits de son âme ? Non ; mais il s'écria : Ah ! cette fois, celle-ci est mienne ! Et vous-même, en soupirant encore après un bonheur dont vos longues et infructueuses recherches sembleraient devoir vous faire désespérer, ne témoignez-vous pas, par cela même, que vous croyez à son existence ? Et vous avez raison d'y croire ; car votre attente repose sur un besoin profond de votre nature. Eh bien ! de

même, si vous sentiez le besoin de recevoir ce Saint-Esprit, vous ne tarderiez pas à croire à son existence et à ses dons. Mais qu'est-ce que sentir notre besoin de recevoir ce Saint-Esprit, si ce n'est sentir notre misère spirituelle, notre impuissance pour faire le bien et pour arriver à la vérité ?

Oui, sentir sa misère, voilà le commencement de la sagesse ; sentir sa misère, voilà la porte du ciel, l'entrée du salut. Aussi voilà-t-il le sommaire de toutes nos prédications. Et puisque j'ai laissé s'échapper de mes lèvres le mot si longtemps retenu, je vais vous faire un aveu complet. Pendant tout ce discours, je me suis efforcé de me taire sur vos péchés ; j'ai tenté de vous y faire penser sans en parler ; mais je ne puis suivre plus longtemps cette voie détournée. Sachez-le donc : quand je vous ai dit : Sentez votre besoin du Saint-Esprit, j'ai voulu dire : Sentez vos misères, sentez vos péchés.

Et puisque je suis en train de faire des aveux, je vais continuer. Si je vous ai parlé d'un salut présent, complet, divin, sachez encore que, sous cette expression nouvelle, je cachais cette vieille vérité : le salut par la foi, le salut par la grâce.

Enfin je dirai tout : si je vous ai parlé de sécurité c'est parce que je savais que le mot vous plai-

sait et vous plaisait parce que vous l'appliquez habituellement aux affaires de ce monde. Par l'idée de sécurité sur la terre, j'ai voulu vous faire soupirer après la sécurité pour les cieux, mais je vous l'avoue : le mot sécurité s'appliquait dans ma pensée à l'assurance du salut, à cette assurance si blessante pour ceux qui ne la possèdent pas, si douce pour ceux à qui Dieu l'a donnée. Ainsi, pour me résumer, sous cette expression : vous avez besoin du Saint-Esprit, j'abritais cette idée : sentez vos misères ; sous le salut présent, complet, divin, je cachais le salut par la grâce, par la foi ; sous la sécurité j'avais mis l'assurance du salut. J'aurais eu honte de descendre de cette chaire sans vous le dire et si j'ai un moment voilé ma pensée c'était afin de vous la faire mieux accepter.

Chose étrange ! qu'il faille venir avec ménagement vers des êtres à qui l'on veut faire du bien ! Comme ce fait prouve mieux que tout ce que je pourrais dire notre misère spirituelle, notre orgueil, notre ingratitude ! Quoi ! Jésus nous offre son pardon, sa grâce, son esprit, son ciel ; tout cela gratuitement, sur l'heure, pour toujours ; et cependant il faut déguiser ces dons, il faut couvrir d'un miel séducteur les bords de la coupe qui apporte la santé !

S'il en est ainsi, dites, que nous reste-t-il donc à faire? de quelles paroles nous servir pour être écouté? Ah! je sais bien ce qu'il faudrait dire pour vous plaire (et pour vous perdre). Le voici : comment vous, formé à l'usage de Dieu, vous, roi de la création, comment ne feriez-vous pas le bien? Comment, mères si tendres pour vos enfants, ne le seriez-vous pas pour votre Dieu? Comment, hommes si dévoués pour des amis ingrats, ne le seriez-vous pas pour votre ami véritable? Sentez votre dignité et montrez-vous les nobles fils de Celui qui vous attend dans les Cieux. — Voilà des paroles qui chatouillent agréablement les oreilles de l'homme; mais voilà des paroles perfides que, grâce à Dieu, nous ne prononcerons jamais. Non, s'il a fallu un Christ sauveur, c'est qu'il y avait des âmes perdues; s'il a fallu un pardon, c'est qu'il y avait des péchés! Si un salut a été présenté, c'est qu'il y avait une condamnation méritée; le remède accuse le mal et l'Évangile n'est pas autre chose qu'un divin remède offert au malade spirituel qui sent, avoue et déplore son danger de mort. Telle est la vérité; je ne puis pas la changer!

Je terminerai donc en répétant les derniers mots de mon texte : « je suis assuré que ni la mort, ni la

vie, ni les anges, ni les principautés, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ notre Sauveur. »

Oui assuré, non par moi, mais par Dieu. Oui assuré et dès lors joyeux. Assuré et dès lors aimant. Assuré et ainsi débarrassé d'inquiétudes, libre de me dépenser pour l'accomplissement de la volonté de mon Sauveur. Assuré et ainsi heureux par l'œuvre même de ma sanctification. Assuré de mon salut; assuré du ciel, assuré de mon éternité, assuré, complètement assuré!

Quel orgueil! se dit-on à cette heure, en entendant ces paroles; se croire assuré de son salut, quel orgueil dans cette sécurité! Je vous réponds : si vous blâmez cette assurance, vous ne l'avez donc pas? Vous craignez donc pour vous-même; vous pensez donc qu'il est possible que vous soyez sauvé, et possible aussi que vous ne le soyez pas? Enfin vous doutez donc si vous habitez la lumière ou les ténèbres.....—Non, non, dites-vous, je n'ai jamais eu ni ce doute ni cette crainte, je suis honnête homme, je....—Bien, mais alors puisque vous ne craignez rien, vous êtes donc comme Paul assuré;

et la seule différence qui reste entre vous et lui, c'est que votre assurance repose sur vos vertus tandis que la sienne repose sur les mérites de Jésus-Christ. Jugez maintenant où est l'orgueil : est-ce en Paul ou en vous ? en Paul qui se croyant perdu par lui-même réclame Dieu pour Sauveur ? ou en vous qui refusez le Sauveur précisément parce que vous comptez sur vous-même ? où est l'assurance présomptueuse, chez l'homme qui s'appuie sur autrui ou chez celui qui compte sur lui-même ? où est l'orgueil ? où est l'humilité ?

Mon Dieu, mon Dieu, que notre cœur est rusé et désespérément malin ! Comme il est habile à se tromper lui-même ! Aie pitié ! ouvre nos yeux au soleil de ton Évangile, fais nous regarder en face la vérité qui blesse, mais qui sauve celui qu'elle a blessé !

CONSÉCRATION AU SAINT MINISTÈRE.

Je te conjure donc devant Dieu et devant le Seigneur Jésus-Christ, qui doit juger les vivants et les morts, lorsqu'il apparaîtra dans son règne ; Prêche la parole, insiste en temps et hors de temps, reprends, censure, et exhorte avec toute sorte de douceur, et en instruisant. Car il viendra un temps que les hommes ne souffriront point la saine doctrine ; mais qu'ayant une dé-mangeaison d'entendre des choses agréables, ils s'assembleront des docteurs selon leurs propres désirs ; Et ils fermeront l'oreille à la vérité, et se tourneront vers des fables. Mais toi, sois vigilant en toutes choses ; endure les afflictions ; fais l'œuvre d'un prédicateur de l'Evangile ; remplis les devoirs de ton ministère. Car pour moi, je vais être immolé, et le temps de mon départ approche. J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi. Au reste, la couronne de justice m'est réservée, et le Seigneur, juste juge, me la donnera en ce jour-là, et non-seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui auront aimé son avènement. (2 Timothée IV, 1 à 8.)

Au moment d'entrer dans une carrière si pleine d'aussi graves devoirs, il me semble, cher frère, que vous devez désirer un mot simple et frappant, qui puisse résumer toutes les fonctions de votre ministère ; un mot qui, s'il ne fixe pas les détails, donne au moins l'esprit de votre tâche à l'avenir.

4***

Eh bien ! ce mot, saint Paul vous le donne dans mon texte ; le voici : « *Prêchez la Parole.* » Oui, prêcher la Parole, c'est le commencement, le milieu et la fin du ministère évangélique ; et il suffirait pour s'en convaincre de remarquer ce qu'ajoute l'apôtre ; « *Insiste, reprends, censure, exhorte, instruis.* » Insister, reprendre, censurer, exhorter, instruire, n'est-ce pas toujours parler, n'est-ce pas toujours prêcher ? Sans doute. Enfin, remarquez encore ce dernier mot : « *Fais l'œuvre d'un prédicateur de l'Evangile.* » Vous le voyez : votre œuvre, c'est celle d'un prédicateur. Prêcher, voilà donc le sommaire de tous vos devoirs.

Ainsi, ce n'est pas seulement en chaire que vous devez prêcher : c'est encore hors de la chaire, dans votre demeure et dans celle de vos paroissiens, en public et en particulier, toujours et partout où vous trouverez une âme immortelle pour vous entendre.

Avec cette règle de conduite, vous devez donc introduire la prédication dans les fonctions mêmes qui semblent y être étrangères. Baptiser, ce n'est pas répandre quelques gouttes d'eau sur la tête ; non, c'est prêcher la Parole, qui dit que nous sommes souillés et que nous devons être lavés par le Saint-Esprit. Donner la sainte cène, ce n'est donc

pas distribuer du pain et du vin : c'est prêcher la Parole, qui dit que Jésus est mort pour effacer les péchés de quiconque croit en lui. Bénir un mariage, ce n'est donc pas lire une liturgie ; mais c'est prêcher la Parole, qui dit que Christ est l'époux de l'Église, et que nous ne pouvons être heureux dans cette union qu'en suivant son exemple d'amour et de dévouement. Accompagner un convoi, déposer un cercueil dans la terre, ce n'est donc pas marcher à la tête des amis et des parents affligés, jeter une pelle de terre dans la fosse ; non, c'est prêcher la Parole, qui dit que Jésus-Christ est la résurrection et la vie.

Peut-être mon insistance vous étonne, cher frère ? Il vous semble inutile d'appuyer sur une chose si simple ; mais, ne vous y trompez pas, ce qui vous paraît simple ne l'est pas pour tout le monde. Il y a bien des gens pour qui baptiser, c'est faire un chrétien ; donner la cène, c'est conférer le pardon ; bénir un mariage, c'est assurer la félicité terrestre des époux, ou du moins éloigner des afflictions. Il y a bien des gens pour qui accompagner un cercueil au cimetière, c'est rendre honneur au défunt et à sa famille. En un mot, il y a bien des gens qui attachent au baptême, à la cène, aux funérailles, une

valeur matérielle, comme si l'eau répandue, le pain mangé, le corps suivi devaient obtenir la grâce de Dieu. Il est si commode de faire son salut en accomplissant quelques cérémonies ; si commode de se dire : J'ai été baptisé, j'ai fait ma première communion, je vais au temple, je récite ma prière ; ainsi, je suis chrétien et sauvé ! Il est si commode de matérialiser ainsi la religion, que notre cœur, rusé et désespérément malin, ne manque pas de nous suggérer de semblables pensées. Si vous ne les avez pas, vos paroissiens pourraient bien les avoir. Eh bien ! prenez donc grand soin de les détromper ; prêchez pendant ce baptême ; prêchez en donnant cette cène ; prêchez en bénissant ce mariage, en déposant ce cercueil ; faites-leur bien comprendre que la cérémonie n'est rien, que la forme n'est rien. Ne vous endormez pas et ne les endormez pas avec une liturgie. Parlez vous-même, parlez avec âme ; sortez des langes de l'habitude ; faites jaillir l'esprit de l'institution, et que toujours la pensée, le sentiment, l'amour, que toujours la parole cherche et trouve le chemin des cœurs. Tenez-vous en garde contre vous-même ; s'il est vrai que le troupeau aime à se persuader que le salut se trouve dans la forme, il est non moins vrai que le pasteur risque

aussi de s'habituer tellement aux fonctions de baptiseur, de marieur, d'enterreur, qu'il finisse par les accomplir machinalement, à la hâte, d'un air ennuyé, le corps présent à la cérémonie, l'esprit courant ailleurs. Prenez garde ! vos auditeurs les plus simples sauraient bien vous juger, et, ce qu'il y a de pire, ils seraient bien aises d'avoir un tel exemple à suivre ; en sorte que , sans vous en douter et au moment même où vous croiriez leur enseigner une religion qui est esprit et vie, vous les pousseriez vous-même vers l'abîme que vous devez leur fermer : le formalisme. Or, le formalisme est la plaie de nos églises ; il faut y porter le fer rouge de la parole ; parlez haut , prêchez fort ; que le glaive à deux tranchants brille toujours devant les consciences, et que vos paroissiens ne puissent plus dire en revenant d'un baptême : Nous venons de faire un chrétien ; ou, au retour d'une communion : J'ai fait mon devoir !

Prêcher, voilà donc l'essentiel de votre ministère. Mais quel doit être le but de cette prédication ? Telle est, ce me semble, la seconde question à résoudre. Cher frère, avant tout, je veux être compris. Permettez-moi donc d'être simple et d'aller droit au fait.

Sans entrer ici dans les détails, on peut dire qu'il y a deux prédications fort différentes : l'une en vue de ce monde, l'autre en vue du monde à venir. On se propose de faire de bons citoyens pour la terre ou de bons citoyens pour le ciel. On travaille à moraliser la société ou bien à sauver les âmes. On se fait prédicateur d'une morale utile dans une vie de quatre jours, ou bien prédicateur de la grâce nécessaire dans l'éternité. Sans doute ces deux prédications ne sont pas aussi différentes en apparence qu'elles le sont en réalité. Celle qui s'occupe de ce monde sait bien mettre à son service les raisons du monde à venir ; mais c'est avec tant de réserve, tant de fadéur, que l'œil exercé voit bien vite que cette prédication vise plus bas, plus près qu'elle ne veut l'avouer ; on voit que son affaire est d'arranger les petits intérêts de la société, de calmer le peuple, de brider l'enfance, de retenir les serviteurs, et qu'elle ne demande aux grands, aux maîtres, aux riches, que de donner le bon exemple ! Mais ne nous laissons pas tromper par ces simulacres ; et répétons-le hautement, il y a deux prédications : une en vue de ce monde, l'autre en vue du monde à venir ; une pour le bien-être du corps, l'autre pour le salut de l'âme. Eh bien ! de ces deux

but, la terre ou le ciel, quel est celui que vous indique l'apôtre? Ecoutez sa réponse : « Je te con-
« jure devant Dieu et devant notre Seigneur Jésus-
« Christ, qui doit juger les vivants et les morts
« quand il apparaîtra dans son règne. » — Quelle solennité dans ces paroles : « Devant Dieu et devant
« le Seigneur Jésus-Christ! » Quel sérieux dans les intérêts rappelés par ces mots : « Qui doit juger
« les vivants et les morts! » Ce n'est pas pour rien, sans doute, que Paul fait intervenir ici Dieu, Jésus-Christ, les vivants et les morts; ce n'est pas pour rien qu'il transporte Timothée au milieu du jugement dernier, à l'heure où Jésus vient dans son règne! Il faut qu'il s'agisse ici d'une affaire de haute importance; il ne parle pas d'un jugement dans le temps, mais d'un jugement à la porte de l'éternité; non de quelques hommes, mais de toutes les générations ressuscitées. Eh bien! croyez-vous que toute cette pompe de paroles ait été déployée pour presser la nécessité d'une prédication qui se rapportât aux petits intérêts de cette misérable existence? Pensez-vous que Paul remue le ciel et la terre, les hommes et les tombeaux, pour exhorter Timothée à prêcher qu'il faut s'arranger pour passer commodément quatre jours dans ce monde? Pourquoi donc alors

faire intervenir un jugement qui n'aura lieu qu'au delà de la tombe? Pourquoi nous transporter au milieu des ressuscités? Pourquoi remuer les idées d'une autre vie, s'il ne s'agit que de celle-ci?

Ah! si Paul avait pu faire une telle chose, Paul ne serait pas seulement un insensé, ce serait un fourbe, un hypocrite poussant les ressorts de l'éternité pour faire mouvoir la société dans le temps! Paul ne serait plus qu'un philosophe imposteur, faisant de la politique avec le secours de la religion! Paul ne serait plus qu'un prédicateur hypocrite construisant une mesquine morale utilitaire, son unique croyance, avec les matériaux d'un dogme prostitué auquel il ne croit pas! Non, non, mille fois non! Si Paul vous met en présence de Dieu, en présence de Jésus-Christ, au milieu du jugement dernier, et s'il fait apparaître à vos yeux les vivants et les morts ressuscités, c'est qu'il s'agit ici des âmes, de la résurrection, de l'éternité, et non du corps, de la terre et du temps. Transportez-vous par la pensée au milieu de la scène que vous dépeint l'apôtre : voyez Jésus devant son tribunal, voyez les ressuscités s'agiter, les uns fuir et crier : « Montagnes, tombez sur nous ! » les autres se frapper la poitrine et faire entendre « des pleurs et des grincements de

dents. » Encore un instant, et Jésus va leur dire : « Retirez-vous, maudits ; allez au feu éternel, préparé pour Satan et ses anges. » Pensez-vous que si vos paroissiens sont dans ce nombre, et que si, à cette heure solennelle, ils vous rencontrent, vous leur pasteur, pensez-vous qu'alors ils puissent vous dire : Vous ne nous avez pas enseigné les convenances du monde, la morale de société ? Non, non ; mais ils vous diront : Malheur à vous, qui ne nous avez pas parlé de nos âmes ! Malheur à vous, qui ne nous avez pas annoncé le Sauveur ! Misérable civilisateur, c'est du salut, c'est du ciel, c'est de l'éternité qu'il fallait nous entretenir ! C'est à toi que nous devons la misère qui nous attend, et que tu vas partager !

Mais non, cher frère ; ces paroles, vous ne les entendrez pas, car vous ne prêcherez pas la morale utilitaire ; et si j'en ai parlé, c'est pour être entendu de ceux qui pourraient vous le demander. Quant à vous, j'en ai la confiance, vous prêcherez en vue du salut des âmes ; vous mettrez l'éternité avant le temps, Dieu avant les hommes ; le ciel, ses joies, sa sainteté, son amour, avant la terre, ses convenances, son étiquette et sa civilité !

Voilà votre but : le salut des âmes ; mais, pour l'atteindre, que prêcherez-vous à ces âmes ? *La Pa-*

role, répond l'apôtre. Mais comme cette expression est encore vague, cherchons à la préciser en étudiant mon texte. « Il viendra un temps où les hommes
« ne souffriront point la saine doctrine, ayant la
« démangeaison d'entendre des choses agréables;
« ils s'assembleront des docteurs selon leurs propres
« désirs; ils fermeront l'oreille à la vérité, et se
« tourneront vers les fables. » Quelle est cette saine doctrine que vous recommande l'apôtre? Puisque les hommes qui ne la souffriront pas voudront entendre des choses agréables, il paraît qu'elle n'est pas agréable à entendre; et puisque après s'être détournés de la vérité, ces hommes s'assembleront des docteurs selon leurs désirs, il paraît que cette vérité n'est pas selon le désir de ces hommes. En un mot, cette saine doctrine est désagréable à entendre et blesse nos désirs; quelle est-elle donc? Pour le savoir, il y a une chose bien facile à faire, c'est de voir quelle est la doctrine que, selon la prophétie de saint Paul, les hommes n'ont pas voulu souffrir, et il nous sera d'autant plus facile de la reconnaître, que cette répulsion a commencé pendant la vie de Timothée, et dure encore de nos jours. Quelle doctrine était un scandale pour les Juifs et une folie pour les Grecs? La doctrine de la croix : Jésus-Christ

et Jésus-Christ crucifié. — Quelle doctrine les païens des premiers siècles poursuivaient-ils dans les disciples de Christ ? Celle dont ils se moquaient en nommant eux-mêmes leurs victimes : les disciples du Crucifié. — Quelle doctrine nos réformateurs ont-ils remis en honneur dans le monde, bravant pour son triomphe les bulles des papes, le glaive des rois et le fanatisme des peuples ? La doctrine qui renversait le mérite des œuvres, proclamant le salut uniquement par un sauveur crucifié. — Quelle est la doctrine qui lutte, de nos jours, péniblement contre le monde, irrite les troupeaux et que combattent les conducteurs, qui devraient la prêcher ? Quelle doctrine fait crier au fanatisme, et se trouve exclue de telles chaires qui s'ouvriraient sans peine au déisme ? Quelle est la doctrine contre laquelle on prend ses précautions, celle qui a contre elle la foule et pour elle le petit nombre ? Hélas ! toujours la doctrine du salut gratuit par Jésus-Christ crucifié. Oui, le Crucifié de Golgotha, voilà celui que chaque jour le monde crucifie de nouveau par ses moqueries, ses persécutions et sa haine ; et si Jésus-Christ revenait en personne sur la terre prêcher la doctrine qu'il y prêchait jadis , soyez bien sûr que les hommes qui aujourd'hui crucifient la doctrine crucifieraient

Jésus-Christ! Savez-vous pourquoi? C'est que la croix de Jésus-Christ nous crie que nous avons sur la conscience des péchés épouvantables que la mort d'un Dieu seule pouvait payer! C'est que cette doctrine blesse notre orgueil : nous ne voulons pas qu'on nous fasse grâce, et, pour n'avoir pas au front la honte du coupable, nous refusons d'être un coupable gracié. Ah! ce n'est pas seulement la prophétie de saint Paul vérifiée par l'histoire qui me révèle que la doctrine du Crucifié est bien la saine doctrine que ne peuvent souffrir les hommes, c'est encore mon propre cœur qui me le dit; car moi aussi je l'ai repoussée, je l'ai haïe, cette doctrine qui m'humiliait; j'ai lutté contre elle, je me suis moqué d'elle; et si je l'accepte aujourd'hui, c'est en quelque sorte malgré moi : c'est la grâce qui m'a vaincu. Oui, j'ai blasphémé Jésus-Christ crucifié; j'ai même appris pendant des années à démolir cette doctrine qui fait maintenant ma consolation; et si je la reçois à cette heure, ce n'est pas faute d'avoir été prémuni contre elle. Hélas! vous le savez, vous avez répété ma propre expérience. Vous-même, cher ami, passant par les études que j'ai traversées, vous m'écriviez que votre cœur se soulevait contre cette doctrine; et si vous l'acceptez à cette heure,

ce n'est pas à cause de ma parole, car j'ai gardé le silence avec vous ; ce n'est pas à cause de la parole de vos directeurs, car il y en avait parmi eux qui la combattaient ; ce n'est ni moi ni eux qui avons triomphé de votre cœur : c'est la grâce de Dieu ! Et si je voulais invoquer ici d'autres témoignages, je les trouverais dans cette enceinte, auprès de vos condisciples, mes frères ; eux aussi, me diraient qu'ils ont fui cette doctrine, et que c'est Dieu seul qui la leur a mise dans le cœur. Mais, que dis-je ? Il n'y a pas un chrétien vivant qui n'ait fait la même expérience ; tous me répondraient qu'ils ont haï la vérité avant de l'aimer, et que cette vérité, le fouet de leur orgueil, était la doctrine de Jésus-Christ crucifié. N'est-ce pas assez de preuves que la doctrine de saint Paul est le salut gratuit, acquis par Jésus-Christ, sans mérite de notre part ? Ah ! s'il me fallait encore un argument, j'irais le chercher même chez ceux qui, à cette heure, repoussent mes paroles ; la répugnance qu'ils éprouvent est la meilleure démonstration que Christ crucifié est bien la saine doctrine qu'aucun homme ne peut souffrir ! N'est-il pas vrai, ô vous qui ne recevez pas ces doctrines, que non-seulement vous n'en voulez pas, mais que vous les haïssez ? N'est-il pas vrai que ma prédica-

tion d'un salut tout gratuit vous blesse, vous froisse, vous humilie? N'est-il pas vrai que ma parole est tombée sur vous comme un fer brûlant que vous voudriez détourner et éteindre? Oui, c'est bien cela; c'est le signe indiqué par saint Paul pour reconnaître la saine doctrine, que les hommes, dit-il, ne peuvent pas souffrir; vos répugnances mêmes témoignent que, d'après l'Evangile, je prêche ici la vérité.

Quelle tâche donc, cher frère, quelle tâche que celle que l'apôtre déroule devant vous! Et ne croyez pas que j'aie chargé le tableau de trop sombres couleurs; au contraire, j'ai retranché les plus noires, et j'aurais pu ajouter et développer cette parole : « Endure les afflictions; » vous avez donc des afflictions à attendre pour avoir prêché la saine doctrine; et ces mots-ci : « Pour moi, je vais être immolé. « J'ai combattu le bon combat; » saint Paul, votre prédécesseur, devait donc mourir pour avoir prêché la saine doctrine. Mais non, je n'insisterai pas; j'aime mieux, en terminant, j'aime mieux vous rappeler la fin de mon texte : « La couronne de justice « m'est réservée, » dit l'apôtre. Ensuite, il parle de vous-même, cher frère, car il dit : « Le Seigneur « la donnera non-seulement à moi, mais aussi à tous

« ceux qui auront aimé son avènement. » Or, j'ai la douce confiance que vous êtes de ce nombre.

Courage donc, cher frère ! Ce qui vous attend, ce qui vous est assuré, ce qui n'est qu'à quelques pas de vous, c'est la couronne de justice. Oui, une couronne, signe de gloire ! Et n'est-ce pas, cher ami, même dès ici-bas, n'est-ce pas une gloire, que d'être appelé comme Jésus à vous occuper du salut des âmes ? N'est-ce pas une gloire, que de devenir l'associé de Dieu dans le salut du genre humain ? Quelle dignité plus haute voudriez-vous, que celle qui vous permet de faire vous-même des rois, des anges, des bienheureux pour une éternité ? Ah ! que les hommes du monde se disputent la gloire de gouverner les États, de distribuer la matière, de régner pendant quelques années ; ne leur portez pas envie ; vous avez quelque chose de mieux à faire : vous avez des âmes à sauver, des trônes à donner. Votre empire, c'est le ciel ; votre maître, c'est Dieu ; votre règne, c'est l'éternité. Semez la Parole, vous sèmerez la vie, la sainteté et le bonheur !

Il me semble que je devine dans quelque coin de cette enceinte un esprit moqueur, qui se dit à cette heure : Paroles de sermon ! promesses de prédicateur ! Les rois commandent à des empires, et votre

influence de ministre de l'Évangile ne sortira pas d'une paroisse étroite et ignorée.

Esprit moqueur, écoute : Il y a dix-huit siècles, un empereur régnait sur la moitié du monde ; il s'appelait Néron. Dans un cachot de son palais respirait à peine un homme pauvre, ignoré, condamné à mort, et qui le lendemain du jour où il se promettait une couronne avait la tête tranchée. Voilà bien ton monarque puissant ; voilà bien mon humble prédicateur. Eh bien ! dis-moi, lequel a eu le règne glorieux, et lequel le règne détesté ? De qui lit-on aujourd'hui la parole sur toute la surface du globe, est-ce de saint Paul, ou de Néron ? De qui le nom est-il devenu synonyme de tyran, de monstre, est-ce de Paul, ou de Néron ? Réponds, esprit moqueur : duquel ambitionnes-tu la gloire, de saint Paul, ou de Néron ? Dieu n'a-t-il pas déjà vérifié, même dans ce monde, la promesse dont se vante l'apôtre ? Et une prophétie qui déjà s'est accomplie pendant dix-huit siècles, n'a-t-elle pas quelques chances de s'accomplir jusque dans l'éternité ? Si cette preuve ne te suffit pas, prédis-moi donc toi-même, comme saint Paul, un événement, goutte de pluie ou rayon de soleil, qui se réalise non dans dix-huit siècles, mais dans dix-huit ans, dans dix-huit

jours, et alors j'abandonnerai ma foi pour embrasser ton incrédulité.

Mais je laisse l'incrédule obstiné, pour m'adresser, en terminant, à vous tous, chers auditeurs, qui pensez être dans la foi, ou qui du moins la désirez. Voulez-vous savoir où vous en êtes ? Voyez si vous aimez l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ, c'est-à-dire, voyez si vous vous réjouissez à la perspective qu'un jour il jugera les vivants et les morts. Si vos pensées ne se sont pas encore portées sur cette heure du jugement, voyez du moins si vous aimez un autre moment selon vous inévitable, le moment où il faudra quitter ce monde ? L'approche de la mort vous laisse-t-elle calmes, presque désireux de partir ? Je sais bien que le meilleur chrétien peut souhaiter vivre encore sur cette terre ; c'était même le vœu de saint Paul ; mais saint Paul, comme tous les vrais chrétiens, « était pressé des deux côtés ; » il désirait aussi déloger pour être avec Christ. Or, le désirez-vous comme lui ? le désirez-vous, sinon vivement, du moins dans un certain degré ? le désirez-vous, sinon toujours, du moins par moment ? Ou plutôt, la mort n'est-elle pas constamment pour vous un épouvantail ? Ne craignez-vous pas d'en parler ? ne tremblez-vous pas à la pensée qu'elle est inévitable et peut-être prochaine ?

Ah ! s'il en est ainsi, sachez bien que ce n'est pas seulement la crainte du néant, mais la crainte de la condamnation, qui agit sur vous ; et si vous voulez un remède efficace contre cette crainte, venez le chercher dans cette douce et saine doctrine du Crucifié. Si vous voulez reconnaître enfin votre état de péché, déplorer vos misères spirituelles, ne pas vous croire meilleurs que saint Paul, qui se disait le premier des pécheurs, alors votre cœur s'ouvrira à la doctrine du pardon, alors vous consentirez à recevoir la grâce, alors vous serez sauvés !

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

A MES CHERS COMPATRIOTES.	v
LE JUIF ERRANT.	9
ÊTES-VOUS CHRÉTIEN?	27
QUELS SONT LES PÉCHEURS PARDONNÉS?	44
LA RÉSURRECTION.	64
PAUL DEVANT AGRIPPA.	79
PAUL CONTENT DE SON SORT.	99
SÉCURITÉ.	119
CONSÉCRATION AU SAINT MINISTÈRE.	137

FIN DE LA TABLE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

APOLOGÉTIQUE.

VÉRACITÉ DES ÉVANGILES. 1 vol. in-12. . . 1 fr. 75 c.

FRAGMENTS D'APOLOGÉTIQUE. 1 vol. in-8. . . 1 fr. 25 c.

ÉDIFICATION.

LE CULTE DOMESTIQUE. 2 vol. grand in-8. . . 8 fr. »

LE CULTE DU DIMANCHE. 1 vol. grand in-8. . . 5 fr. »

POUR LA JEUNESSE.

A MES ENFANTS. 3 vol in-16, ornés de gravures. . . 3 fr. 75 c.

MON VOYAGE EN ALGÉRIE. 1 vol. in-12, orné
de gravures. 3 fr. »

SCÈNES BIBLIQUES, écrites et gravées pour mes
enfants. 3 vol. in-8, avec 3 Albums contenant
ensemble 60 gravures sur acier. 11 fr. 25 c.

LA JEUNESSE MORALE ET RELIGIEUSE. 2 vol.
in-12, ornés de 26 gravures sur bois. . . . 5 fr. »

MÉMOIRES D'UN ÉCOLIER. 1 vol. in-18, orné
de 16 gravures. 1 fr. 25 c.

MON TOUR DU LAC LÉMAN. orné de 4 gravures. . . 2 fr. 25 c.

RICHE ET PAUVRE. 1 vol. in-12, orné de 8 grav. . . 1 fr. 25 c.

CONTROVERSE.

TRAITÉS-ROUSSEL. 2 vol. in-12. 4 fr. »

PARIS. — IMPRIMERIE DE MARC DUCLOUX ET COMPAGNIE,
rue Saint-Benoît, 7.